

## Publications étudiants Florilège 12

2019-2020

HERAULT .....	2
LATTES – LYCEE CHAMPOLLION .....	2
Romain Aimetti, <i>L'Issue de secours</i> , Dnmade1. Enseignante : Marie Gola.....	2
Amandine Magnin, <i>Craindre le vent</i> , Dnmade1. Enseignante : Marie Gola.....	4
Amandine Magnin, divers, Dnmade1. Enseignante : Marie Gola .....	5
Romane Lucazeau, <i>Cette Sublime rose</i> , Dnmade1. Enseignante : Marie Gola.....	6
Léa Berre, <i>Une boule de poils</i> , Dnmade1. Enseignante : Marie Gola .....	9
Justine Noir, <i>Poème</i> , Dnmade1. Enseignante : Marie Gola.....	10
Jonathan Serra, <i>Poème</i> , Dnmade1. Enseignante : Marie Gola.....	12
Anaïs Bignozot, <i>Poésie</i> , Dnmade1. Enseignante : Marie Gola.....	13
Marie Vesque, <i>Au pied du Ventoux</i> , Dnmade1. Enseignante : Marie Gola .....	14
Cléa Swirsky, <i>Poésie</i> , Dnmade1. Enseignante : Marie Gola.....	14
Erika Lallement <i>Poésie</i> , Dnmade1. Enseignante : Marie Gola.....	15
Nina Roussel, <i>Poésie</i> , Dnmade1. Enseignante : Marie Gola.....	16
Océane Paillard, <i>Poésie</i> , Dnmade1. Enseignante : Marie Gola .....	17
<i>Recueil collectif, Charlotte Perriand, architecte et designer française / Un monde nouveau pensé par une femme du XXème siècle (1903-1999)</i> . DNMADE1. Enseignante : Marie Gola .....	18
MARSILLARGUES .....	30
Amaury Ouellet, <i>Dextérité éternelle</i> .....	30
GARD .....	32
NIMES – INSTITUT EMMANUEL D'ALZON.....	32
Lorraine Fabre, <i>Ma partition pour t'atteindre</i> , CPGE.....	32
NÎMES - UNIVERSITÉ .....	34
Oumayma Dennouni, <i>Les non-dits, les miens et les tiens Le Temps d'Un Instant</i> ), L3 Psychologie. .....	34
ILE DE FRANCE .....	64
PARIS.....	64
Adrien Barrier, <i>Inconnu anciennement inconnu</i> , lycée Henri IV. ....	64
Tivau Bernard Justine, <i>Tivau</i> , LS3. Lycée Henri IV. ....	65
Eve Gerbaudi, <i>Grandes oreilles et petit museau</i> , élève d'HK2. Lycée Louis-le-Grand.....	68
ILLE-ET-VILAINE .....	71

RENNES.....	71
Pierre Claireaux, <i>Je t'écris pour mieux te parler</i> , Faculté Droit et Sciences Politiques.....	71
SOMME.....	72
FONTAINE-SUR-SOMME.....	72
Margaux Gambier, <i>Quelques vers à t'adresser</i> .....	72

## HERAULT

### LATTES – LYCEE CHAMPOLLION

Romain Aimetti, *L'Issue de secours*, Dnmade1. Enseignante : Marie Gola

L'issue de secours

Un passage interdit

Jusqu'à...

L'encontre d'un incendie

Un espace

Grand,

Puissant,

Marquant,

Immergé dans un territoire fragile et sensible

Immergé

Dans la violence brutale,

Dans la malchance indiscutable,

Dans la souffrance terrible,

Issue de secours.

L'issue de secours est stable

Une explosion à l'encontre de

L'issue de secours

Une issue dangereuse

Dehors,

Le tremblement ambiant

Les gens au sein d'une population,

Issue de secours.

Un reniflement aux plantes

Le regard réfléchissant

Écoutant le mobile

Disant issue de secours

Tout en marchant dans le vide

Sans compter le temps.

Le bâtiment est comme

Un temps qui s'arrête,

En présence des issues de secours,

En cas d'urgence d'un mouvement.

Amandine Magnin, *Craindre le vent*, Dnmade1. Enseignante : Marie Gola

Craindre le vent?

J'ai les racines bien en terre

Je suis là

Face à moi, il y a moi

Et moi, je serai toujours avec moi

D'ici ou d'ailleurs

Les racines sont en nous

Elles nous suivent et nous font vivre

Une questionnement

Une réponse

Cette dernière a-t-elle besoin de la première?

Comme je sortais de la maison

Il y avait moi

Et la lune

Tu parais si près

Mais étrangement

Je ne pouvais jamais te toucher

Il y avait moi

Il y a moi

Il y aura moi

Maison

Sentiment de liberté

Mais pourtant enfermé

### **Amandine Magnin, divers, Dnmade1. Enseignante : Marie Gola**

Je ne recherchais qu'une seule chose, le soleil

Maintenant il est là, sur ma peau, il tape sur mon crâne, mes cheveux. Je suis bien.

Une odeur celle de l'été

Une douceur celle qu'elle était

Dérangé, l'instant n'a plus la même saveur

Bruits stridents

Ha, c'est fini

Je peux respirer

Respirer cette émotion, ces chants

Pourtant le contexte n'aide pas, mais j'apprécie

Le son vient de droite mais l'avion vient de gauche

J'espère un jour mieux comprendre le monde qui m'entoure

Mais pourquoi ca ne serait pas plutôt à lui de me comprendre ?

Des rires, ils sont cinq derrière moi, sur une table

Mais je m'en fiche, j'apprécie, j'apprécie ce soleil qui me tape dans la nuque

Le cou ? j'aime pas le cou

Je suis mal à l'aise

Sûrement un problème à régler avec moi-même

Le mieux est d'oublier

Le soleil m'éblouit, j'ai mal, je rentre.

Oups une tâche !

C'est pas grave, je vais l'étaler et ça donnera bien quelque chose

De toute façon ça ne serait pas drôle si tout était parfait

La matière est tellement belle, l'erreur parle. Elle parle plus que la technique.

Nuance, absence, pas de sens. Et si on se prenait pas la tête ?

Lâcher-prise.

Tiens du bleu ! Je vais mettre du bleu !

Ah mince, pas comme ça. Ha oui, là, c'est mieux.

Pas se donner de sens, aller dans un sens contraire

Finalement, ça en donne un de sens

C'est beau, c'est là. Un vent de nostalgie.

Une profondeur, une profondeur en soi.

**Romane Lucazeau, *Cette Sublime rose*, Dnmade1. Enseignante : Marie Gola**

Cette sublime rose

Effrayant refuge

Regarde à droite, si j'y suis

A gauche je n'y suis pas

Je suis là debout

Logeant un foisonnement

De fleurs de cerisiers

A la vue de son grand-père

Couché sous les vieux arbres

Comment regardent-ils ?

Ouvre-t-il leurs pupilles ?

Ce n'est pas le cas

Ils ne voient pas

Chemin gris

Fast-food vert

Carré rouge

rectangle beige

Le peintre a peint ces formes, carrés, rectangles, lignes blanches, lignes vertes, tout cela n'a aucun sens. Seulement pour Nicolas tout est prenant. Le vert, le rouge, le beige, le camaïeu qu'il a choisi.

Carré rouge

Carré blanc

Ligne verte

Zone rouge

Espace blanc

Pièce verte

Un carré là

Un carré là

Pourquoi pas là

Le rectangle bloc

Cailloux

Beaucoup de cailloux

Mais sur cette table

Je me trouve calme

J'écris au fil de mes envies

Malgré cette question, d'exercice

J'entends les bruits mécaniques

Entre deux arbres

J'écris la vie

Un avion passe

Une personne passe

Sous le soleil, je me prélasse

Quand on ne vient pas du Sud , on ne veut voir que des oliviers, la mer, le soleil, les moules-frites

**Léa Berre, *Une boule de poils*, Dnmade1. Enseignante : Marie Gola**

Une boule de poils

Enfouie sous la neige

Blottissant ses petits

Prairie verte

Train en chemin

Visage lointain

Des rails de fer

Pluie incessante

Bottes dans la gadoue

Train en chemin

Aventure au lointain

Entre mes mains mon petit pain

Un bleu nuit, une douce nuit près des étoiles

Un sable fin et chaleureux nous entoure à perte de vue

Ô tapisserie de belles couleurs

As-tu quelque chose pour moi ?

J'ai des saveurs que tu ne peux goûter mais seulement en apprécier la vue

Observe et savoure

D'après toi, mes couleurs sont-elles aussi intenses en saveur ?

Tu ne le sauras point

Adieu, belle nuit...

Auras-tu tout ce que je désire, belle illusion ?

Aux mille saveurs,

Sauras-tu convier mes frères ?

Sauras-tu me protéger de cette rude nuit ?

Et puis, où irai-je d'autres de toute façon ?

**Justine Noir, *Poème*, Dnmade1. Enseignante : Marie Gola**

Lors d'une audience nocturne,

L'homme est tombé.

Fermer les yeux

Ancrer ses pieds au sol

Inspirer

Expirer

Relâcher ses épaules

Se détendre

Oublier

Demain est un nouveau jour

L'écho des vagues au loin,

La chaleur du sable fin,

Respirer un instant,

S'arrêter un moment,

Et demain tout revient.

Silence

Et la ville

Silence

La routine

Silence

Les ennuis

Silence

Silence

Une douce caresse sur mon visage  
Un frisson qui parcourt mes doigts  
Un simple message que je reçois  
Et mes mots qui s'envolent sur son passage

Tiens-toi droit !  
Soit docile,  
Ne t'écarte pas.  
Redresse-toi !  
Pourquoi te penches-tu ?

**Jonathan Serra, *Poème, Dnmade1*. Enseignante : Marie Gola**

Je remarquais dans la forêt  
Deux sapins qui se boudaient,  
De parler, ils avaient cessé

Tous courant vers lui, vers là,  
et moi aussi je suis emporté,  
et moi aussi je suis bousculé.

Une nuée occupe le ciel ; dépassé par les couleurs, le bruit, et même par le sol, je regarde devant moi, et je sais que je les rejoindrai.

Je ne donnerai pas cher de l'ombre, quand le ciel et ses armées l'auront touchée.

Les montagnes s'abandonnent et laissent tomber par blocs leurs cris dans la mer.

Les remous violents de l'eau accompagnent l'envol des couleurs, qui déploient leurs bras dans le ciel.

Les bras ouverts et les jambes tendues, les tombés s'envolent.

Tous crient la même chose, même ceux qui ne sont pas d'accord. Et quand ils frémissent, c'est tous ensemble qu'ils frémissent. Quelle paix de les voir si différents. Quel monde de la mort à la vie, de l'absent au présent, de l'air au vent.

Amertume

Dans la nuit noire

Pleurs et douleurs

A cause de moi

Jusqu'à l'insomnie

**Anaïs Bignozet, *Poésie, Dnmade1*. Enseignante : Marie Gola**

Il n'y avait plus d'eau, plus d'espoir. Le flanc de la bête se relevait et s'abaissait difficilement, elle n'en avait plus pour longtemps, mais quand ? Le marchand le savait, lui. La route était longue et périlleuse et le désert prenait des airs d'enfer.

Et quand le cheval s'arrêtera, l'homme tombera.

Morceaux de passé éparpillés

Où les sentiments se sont mélangés

Restes de l'humanité brisés  
Qui, ruines antiques  
Ou faux-semblants,  
Balancements symphoniques  
Au soleil levant

**Marie Vesque, *Au pied du Ventoux*, Dnmade1. Enseignante : Marie Gola**

Au pied du Ventoux se dresse,  
l'authentique paysage de ma jeunesse.

Il se veut joueur et coriace, le mistral,  
Tandis qu'il décoiffe les demoiselles,  
la saison estivale vint accompagnée des cigales.  
Les peintres la rendent en aquarelle,  
sous leur pinceaux s'agitent,  
les brins de lavande et les feuilles d'olivier.  
Pour s'y prélasser on y habite,  
dans cette maison aux abattants violets.

Ce tableau qui a vu s'épanouir mon enfance,  
porte le doux nom de Provence.

**Cléa Swirsky, *Poésie*, Dnmade1. Enseignante : Marie Gola**

Elles ne franchissent pas les quatre murs de mon esprit

Bleu, bleu azur, bleu ciel, champ de lavande, rayon de soleil, mur de pierre, reflet de l'eau, coquillage marin

**Erika Lallement *Poésie*, Dnmade1. Enseignante : Marie Gola**

Avion qui passe

Travaux

Groupe d'élèves

Oiseaux

Voiture lointaine

Une brise de vent

Sur le sable blanc

Un coup de fouet

Un peu salé

Cette personne

La même personne

Ce moi

Pas le même moi

Des tas de mots

Posés sur le bois

Des petits cailloux

Coincés partout

Cette/mon histoire

La même histoire

Cette/mon petite maison

La même maison

Ce/mon moi

Pas le même moi

Au coin du soleil

Avachi sur la table

J'écris

J'écris sans but

Aucune inspiration

J'observe, scrute, regarde

Ce qui m'entoure

Mais rien ne vient

Les arbres laissent passer des reflets de soleil

C'est joli

**Nina Roussel, *Poésie*, Dnmade1. Enseignante : Marie Gola**

Couvert de bourgeons

Tu as peur

Du changement profond

De belles fleurs

Terrassés par l'ivresse

Ils ne se laissent aucun reste

Frappés de lucidité

Ils se sont abandonnés

Je suis terrifiée  
Sur ce champ de mines  
Je cherche mon identité  
Il n'y a que des épines  
Mais en y faisant front  
Apparaissent les bourgeons

Du rouge pour un peu de chaleur  
Nature morte e(s)t froideur

Il tape sur mon visage  
Me laisse des traces quand j'ouvre les yeux  
Il part lorsqu'il y a des orages  
Il préfère le feu.  
Mon aimé, mon grand copain,  
J'ai peur qu'il ne soit plus là demain ;  
Je ne veux pas sortir sans lui  
Tout est mieux en sa compagnie.

**Océane Paillard, *Poésie*, Dnmade1. Enseignante : Marie Gola**

Je suis la maison  
En chaussons avec mon polochon  
Agitation et détermination  
En direction de mon cabanon

Bientôt apparut le hameau d'Agrigente  
Sous un ciel brûlant  
Une chaleur aride  
L'horizon calme  
Un silence profond  
Je contemple

Le silence règne  
Sous ses airs de grands sapins  
Qui pourrait se douter que la vie naît  
De ses racines jusqu'au lendemain

*Recueil collectif, Charlotte Perriand, architecte et designer française / Un monde nouveau  
pensé par une femme du XXème siècle (1903-1999). DNMADE1. Enseignante : Marie Gola*

***Avec tes cheveux courts et ta chaise longue  
tu nous as inspirés des textes courts et longs  
à la montagne comme à la campagne  
tu nous accompagnes  
jusqu'au Japon je te suivrai  
Dans un chalet je te retrouverai,  
dans la nature  
tu as pensé le futur  
tu nous as enlevé un mobilier terne  
pour quelque chose de plus moderne***

## Cycle hivernal

### *Le Réveil, Enza Castel*



Les paupières lourdes de sommeil, Charlotte s'éveille. Ses pensées, elles, sont ponctuelles. Enfile ses pantoufles et cette robe de chambre bleue, celle que le Corbusier lui a gentiment offerte pour ce Noël. Se munit d'une tasse de café et d'une cigarette. Entre dans cette grande pièce lumineuse, couramment appelée bureau, cependant un si bel espace ne devrait pas avoir une appellation aussi commune. La plus grande fenêtre de la pièce laisse apercevoir les montagnes enneigées au loin. Et les montagnes, Charlotte, elle les aime. Elle contemple passionnément et marque un temps d'arrêt. Elle allume sa cigarette, inspire puis expire, fait un pas après l'autre et boit une gorgée de café chaud. Elle répète ce processus machinalement. Sous l'emprise de ce rythme plus que familier, la caféine éveille peu à peu sa créativité. Sa cigarette dans le cendrier et sa tasse de café vide, le paysage hivernal lui inspire de nouvelles formes.

### *Charlotte Perriand se ballade, Jonathan Serra*

En marchant dans la neige Charlotte regarde pas où elle met les pieds  
Elle pense aux sapins au ciel et à la neige blanche un peu  
Quand c'est le printemps elle regarde les cailloux gris pour pas tomber  
Mais quand même elle aime le vert  
Et en été elle a chaud sur les cailloux gris

### *Balade en montagne, Marie Vesque*



Comme à son habitude Charlotte se lève dès l'aube pour partir déambuler dans les rues de son village d'enfance. Elle observe les paysages uniques qu'offre la montagne. Chaque nouvelle rosée du matin donne une nouvelle couleur aux paysages. Elle profite de ces quelques jours chez ses parents pour s'imprégner de l'environnement qui se différencie de sa vie parisienne où elle vit le reste de l'année. Elle ne regrette en rien son choix de s'être installée dans la capitale, cette décision lui permet d'avoir de belles opportunités. Ces moments en Savoie lui permettent de se ressourcer et de l'écarter de l'euphorie parisienne.

Dans son chalet chaleureux de Chamonix, Charlotte se réchauffe près de la cheminée. Dans son châte, ses cheveux enroulés s'entremêlent entre eux. Elle part se promener, sur le chemin et elle aperçoit des chèvres de montagnes sauvages.



## Le Corbusier

### *La Gamine, Nina Roussel*

Il la voit arriver. Bien habillée, soignée, cheveux plaqués. Elle est polie et l'on devine sa modestie à travers ses gestes et son sourire. C'est encore un peu une gamine, mais il lui donne sa chance. Elle déballe ses dessins et les pose sur la table. Simples, innovants, modernes. Il la reconnaît à travers ses projets, sans même la connaître. Il la teste, lui pose des questions, lui fait comprendre que la rigueur est de mise. Mais elle n'est pas déstabilisée, se défend. Elle a l'air d'avoir des convictions, cette gamine. Il lui demande ce qui, selon elle, est important dans ce travail. Elle n'hésite pas, elle a de l'audace : elle lui parle de rangements, de calculs, de détails qui rendraient l'espace moins vide et plus pratique. Ça se tient, elle semble soucieuse et attentive aux besoins des habitants.

« Vous savez, le sujet n'est pas la bâtisse ou l'objet, c'est l'homme » termine-t-elle.

Cette femme plaît au Corbusier. Charlotte est embauchée.

## *La Rencontre, Romane Lucazeau*



Octobre 1927

Charlotte est debout de bonne heure aujourd'hui, en quelques minutes, elle enfile son chemisier blanc, prend sa pochette avec ses précieux projets. Elle a une heure d'avance. En effet elle prévoit ce jour depuis des semaines, elle ne souhaitait donc pas arriver en retard. Ca y est, c'est maintenant, elle entre dans une pièce, son corps tout entier tremble, elle est tout excitée mais se met la pression. Au fond de la pièce se trouve un homme, il regarde par la fenêtre. Elle pense qu'il ne sait pas qu'elle est ici, dans la même pièce que lui. Elle décide de le saluer :

« Bonjour, monsieur. Vous m'avez convoquée pour un entretien avec vous, je suis Charlotte, Charlotte Perriand. » Ses paroles tremblent aussi. L'homme se retrouve face à elle, elle voit enfin son visage, c'est bien lui.

« Bonjour, je suis Le Corbusier. En effet nous vous avons contactée pour nos entretiens individuels, qui peut-être vous permettront de m'aider dans mes futurs projets. » Il la fixe fortement, attendant une réaction de celle-ci.

Charlotte s'engage alors sur la présentation de son parcours.

« Vous savez je sors tout juste de l'Ecole de l'Union Centrale des Arts Décoratifs et je me sens capable d'être à vos côtés pour vous aider et vous faire part de mes intentions de projets. »

L'homme sourit.

Quelques mois plus tard, elle a l'occasion d'exposer au Salon d'Automne édition 1927, avec le projet d'aménagement, « Le bar sous le toit ». C'est un énorme succès. Le Corbu a pris connaissance de ce succès, plus d'hésitation, il engage cette talentueuse femme.

## *Le Café, Romain Aimetti*

Charlotte, jeune femme, visage discret, cheveux en désordre, yeux sensibles, nez fin portant une paire de lunettes. Dehors, le ciel évoque son élégance, des nuages en désordre tout comme ses cheveux et des nuances de couleur discrètes. Tout comme Charlotte : c'est son miroir.



Dans la cuisine Charlotte se concentre soigneusement sur l'emplacement de ces deux tasses de café posées sur son plateau en argent. Elle porte avec précaution ce plateau vers le salon où Le Corbusier l'attend confortablement assis dans son fauteuil.

Le salon est décoré de vases précieux posés sur des meubles anciens. Ces meubles dégagent une odeur ancienne et douce de brûlé. Charlotte pose le plateau sur la table basse et elle s'assoit en douceur sur son canapé en cuir. Le Corbusier tend délicatement le bras pour saisir la tasse de café, mais il sent une brûlure intense provoquée sur ses doigts qu'il a relâchés de façon agressive. Au même moment Charlotte, les yeux plissés, boit minutieusement son café. Une buée se crée sur ses verres de lunettes provenant de la fumée envoyée naturellement par ce café noir.

Ils se regardent puis discutent de leurs projets personnels. Ils mènent une conversation qui leur semble importante à leurs yeux. Les sourcils de Le Corbusier se froncent par habitude et ses yeux montrent qu'il est impressionné par les gestes de Charlotte lorsqu'elle expose sa conception personnelle du design. Les tasses sont vides, la conversation proprement terminée.





### *La Rupture, Océane Paillard*

Déterminée, elle ouvre la porte de l'atelier du Corbusier. Elle avait décidé d'en finir avec cet homme, prête à déballer son sac.

*Charlotte s'adresse à Le Corbusier, « Cher Charles Edouard Jeanneret Gris puis-je vous interrompre quelques instants ? »*

*Le Corbusier est déstabilisé de l'entrée poignante de sa collaboratrice, il se demande ce qu'elle va bien pouvoir lui annoncer.*

*Le Corbusier regarde Charlotte et lui répond : « Je vous en prie Charlotte qu'avez-vous à m'apprendre d'aussi important ? Est-ce une nouvelle idée, un nouveau projet à me présenter ?*

*Charlotte déterminée lui dit « Sans vous offenser, votre travail est désagréable en tout point, il faudra m'expliquer réellement le but de vos architectures ; où est la fonction dans tout ça ? »*

*Le Corbusier abasourdi par les durs mots de Charlotte, essaye de lui répondre, « Charlotte, comment osez-vous manquer de respect à ce point à l'égard de mon travail, tout le monde perçoit son architecture différemment. Dans ce cas là, puisque vous êtes en total discordance avec mes trouvailles, proposez-moi des espaces fonctionnels . »*

*Charlotte, révoltée par ce discours, lui dit, « Vous n'avez pas compris le fond de ma pensée, les idées fusent dans mon esprit. Là n'est pas le problème. Cependant notre collaboration, elle, n'est plus aussi évidente. Je vis dans l'ombre de votre grand nom. La presse, la télévision, les gens ne parlent que de toi, qu'en est-il de ma reconnaissance à moi ? Il est temps pour moi de me libérer de ces chaînes. »*



## Bonheurs

*Heureuse Pluie, Amandine Magnin*



A la fin de cette journée pleines de découvertes, ponctuée d'enthousiasme – ce qui est le quotidien de Charlotte -, elle attend la soirée avec frénésie. Oui, frénésie n'est peut-être pas assez fort pour décrire ce qu'elle ressent. Ce soir, elle va au cinéma avec ses anciens amis du lycée. Avec le temps qui fait, cette pluie qui ne cesse de tomber, beaucoup ne mettraient pas le pied dehors ! Mais elle, si. Excitée à l'idée de voir du monde, un nouveau film, elle court sous l'orage. Comme à son habitude, elle râle après ces trottoirs trop petits pour circuler à ces heures ci. Cependant, trempée mais le sourire aux lèvres, elle s'engouffre dans un bus, impatiente de découvrir ce que lui réserve cette soirée.

*Matin secret, Cléa Swirsky*



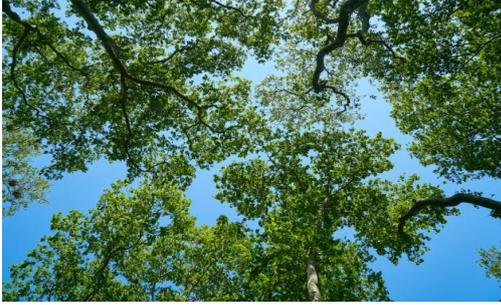
Quand Charlotte se réveille, elle est submergée par la lumière verdâtre du lac à la fenêtre par laquelle le soleil passe. On est samedi et le travail ne reprend que dans deux jours. Elle est toute excitée à l'idée de retrouver sa belle aujourd'hui. En se levant elle remarque que ses deux filles dorment toujours et se dirige discrètement vers la salle de bain pour se préparer avant d'aller petit-déjeuner. Une fois à la cuisine, elle se dirige vers sa table en jetant un coup d'œil dans le jardin voisin par la fenêtre pour voir si sa copine est présente, elle croise son regard, prend son petit déjeuner à la hâte, adresse un mot à ses filles et se dirige vers un parc peu fréquenté où elle se pose sur un banc pour attendre son amant.

## Créer

### *Histoire de trouver l'inspiration, Tamara Gavrilov*

A chaque pas, son regard se porte sur une couleur, une forme, une vie ; semblables aux toiles de Miro ou de Léger. Chaque partie de la forêt, pour elle, est source d'inspiration et de réflexion pour ses futures créations. Son esprit divague. Quelques fois, elle s'arrête pour contempler le mouvement des feuilles causé par le vent, se couche sur l'herbe encore fraîche de la rosée du matin, s'adapte à une nouvelle vision de l'espace qu'elle côtoie quotidiennement. Se retrouvant alors face à ses idées.

Chaque rayon de soleil fourmille sur son visage au gré du vent. Elle ferme les yeux, respire de moins en moins vite, de plus en plus lentement ; profite de l'air pur, du silence, prend conscience de la place qu'elle occupe dans cet environnement. Se relève quelques minutes plus tard pour ramasser bâtons, feuilles et cailloux qui l'auraient intéressée au cours de cette ballade, il lui faudra un temps avant de retourner à la réalité.



### *La feuille blanche, Hugo Persan*

En regardant son bureau, sa feuille, elle tente de se convaincre qu'elle peut aider les gens à travers son travail. Cependant ça fait 4h qu'elle gribouille des croquis, mais aucune idée n'est à son goût. Sa poubelle remplie de feuilles froissées peut en témoigner. La chaleur de sa lampe sur le crâne depuis 11h du matin, lui donne des migraines. Ces crampes aux doigts ne vont rien arranger. Encore un croquis qu'elle jette à la poubelle, un autre et encore une autre. Elle est au bord de l'implosion.

Soudain Charlotte pose son crayon sur la table, termine son verre de rhum et se dirige vers ses photos de famille. Elle ouvre son carnet de photos envahi de poussière, en un court instant, elle est prise d'une quinte de toux.

Elle redécouvre ces photos de jeunesse qu'elle n'a pas vues depuis des années. Les larmes lui montent petit à petit aux yeux. Il lui faut quelques minutes pour se remettre de ses émotions.

Aussitôt elle voit une chaise de campagne sur lequel est assis son père. Elle trouve instantanément un procédé d'amélioration pour cette assise.



Une goutte de nostalgie lui a suffi pour imaginer un futur projet.

### *La Nacre, Justine Noir*



Charlotte observe sa fille, courant au loin sur la plage. La brise marine vient caresser son visage, envoyant valser quelques mèches indisciplinées. Tout est calme. Seuls les rires de Pernelle perturbent le doux bruit des vagues.

Pendant un court instant, Charlotte semble s'évader dans un autre monde. Tout a disparu : ses tracas quotidiens, ses désaccords avec Le Corbusier, la montée du nazisme. Tout. Il ne reste plus que la nature.

Son regard divague au loin. Ses pieds fouillent le sable, à la recherche d'un trésor. *Du trésor.* Ils tournent et retournent chaque grain de sable, chaque coquillage, avant de rencontrer une jolie nacre rosée. Ses doigts fins s'emparent délicatement de l'objet. Les rayons du soleil viennent frapper le petit coquillage, reflétant un millier de nuances colorées.

*« La couleur... Il faut que je joue avec les couleurs ! »*

Charlotte vient de trouver son inspiration.

## **Le Japon**

### *La Lettre, Anaïs Bignozet*



La surface lisse de l'enveloppe caresse ses doigts menus. Charlotte frémit malgré la température élevée de ce mois de juillet. Il ne doit pas être plus de dix heures que le soleil inonde déjà la chambrée d'un halo orangé. Assise sur le rebord de son lit, Charlotte hésite. Le papier froid qu'elle tient entre ses mains arbore une calligraphie noire portant son nom, en bas à droite. Et dans le coin supérieur, de l'autre côté cette fois-ci, elle lit :

Ministère du commerce, Japon

Elle n'est pas tout à fait certaine de ce qu'elle trouvera derrière ces quelques mots. La main hésitante, elle se décide enfin à ouvrir l'enveloppe. Ses doigts passent à travers le papier pour venir effleurer une surface encore plus lisse ; encore plus froide. Elle déchiquète les derniers morceaux de l'enveloppe meurtrie et la lettre se présente à elle.

Dépliée, elle est d'une beauté sans pareille. Les courbes de chaque lettre touchent Charlotte d'un souffle d'inspiration. Elle ne met pas longtemps à lire. A chaque nouvelle phrase son cœur bat plus fort. A la fin de la lettre, Charlotte expire enfin. La joie l'envahit.

Mais à travers la fenêtre entrouverte, le doux rire de sa fille lui parvient. Charlotte se redresse, jette la lettre sur le tissu devenu chaud de son lit et redescend la rejoindre.

### *Charlotte Perriand arrive au Japon, Jonathan Serra*

Charlotte Perriand arrive au Japon par le ciel. Son avion s'approche du sol gris, roule et s'arrête. Elle descend les marches de métal clair et avance sur le goudron chaud. Une voiture brillante est garée derrière la bande blanche. Charlotte Perriand franchit la ligne vers le véhicule. Les deux hommes appuyés sur la voiture se redressent. Ils s'épongent le front et relèvent leurs lunettes fumées. Ils sourient, Un ouvre la portière et Autre prend la place du conducteur.



## *Fleurs de cerisier, Léa Le Berre*



Un thé à la main, du vent dans les feuilles des cerisiers. Les premiers rayons de soleil effleurent ses jambes. Installée paisiblement dans son fauteuil, elle observe les villageois, la vie se réveille, les enfants partent à l'école, certaines femmes vont aux champs, d'autres rentrent du marché. Puis elle détourne son regard vers l'intérieur, une charmante demeure pleine de vécus, de traditions, tout est calculé, ergonomique, angulaire et épuré. Seuls les tableaux, éventails et paravents ont ces subtils motifs floraux qui font tout le charme de cette maison. Ses yeux se posent sur l'escalier et sur ses nombreux rangements intégrés. Les pièces sont délimitées par des panneaux glissants en bois très léger parfois parsemés d'interstices de tissage pour laisser pénétrer les rayons du soleil. Dans ces maisons, tout est conçu pour faciliter la prise en main des objets, tout est de petite taille. Charlotte n'en a pas l'habitude, elle prend son carnet et quelques crayons pour esquisser ce qui lui vient à l'esprit. Elle observe la femme qui s'occupe d'entretenir la maison qu'elle loue : celle-ci prend son tablier qu'elle noue correctement dans son dos, puis plie soigneusement son tissu et l'attache sur sa tête. Elle commence à nettoyer de façon rythmée, rapide: une habitude qu'elle a du répéter très souvent. Charlotte imagine qu'elle doit prendre un certain plaisir à tout organiser. Cette japonaise l'inspire, ses créations devront être rapides à construire et à utiliser. Les gouttes tombent une à une sur l'égouttoir à vaisselle, l'eau s'arrête de couler. Charlotte suit la femme des yeux, elle retranscrit par la suite sur son carnet chacun de ses mouvements. Sans le savoir cette femme devient sa "muse" elle l'utilise pour créer les cuisines que l'on connaît aujourd'hui: fonctionnelles, pratiques, imaginées pour gagner à la fois du temps et du plaisir.

## **Derniers jours**

### *L'au-delà, Kaouthara Hamidouni*

Nous sommes le 11 Septembre 1999, Charlotte Perriand ne sort plus de son lit d'hôpital, ça fait plus d'une heure qu'elle s'est endormie, la première heure de son sommeil reste toujours agitée. Tout semble normal. Après trois heures d'un sommeil profond, elle se réveille soudainement, se lève tout doucement. Une infirmière arrive, surprise de la voir debout, et la trouve très mystérieuse. Son regard se perd constamment comme si elle replongeait dans son monde intérieur. L'infirmière quitte la salle. Charlotte se dirige vers la fenêtre située en face de son lit, figée, le regard fixé sur la lumière dehors.

Elle se voit toute petite accompagnée de sa mère ; elles sont dans une grande campagne dans le Sud de la France entourées d'arbres, des feuilles volent dans le vent. Mais Charlotte reste concentrée sur la forme des montagnes situées derrière ces arbres, composées de plusieurs variantes de couleurs ainsi que de formes si étranges. C'est à partir de là que son regard d'artiste s'est révélée. Ces lieux qu'elle fréquentait de plus en plus, chaque jour, elle y a puisé son inspiration.

Mais, là elle repense à chaque instant de sa vie passée qui l'a amenée jusqu'à aujourd'hui.

Plus tard l'infirmière repasse et trouve Charlotte morte allongée avec un sourire au-dessus de son drap blanc.

## MARSILLARGUES

**Amaury Ouellet, Dextérité éternelle.**

**Mention spéciale étudiants/jeunes travailleurs du concours de poésie Matiah Eckhard 2020.**

*"La poésie, ce n'est pas un supplément d'âme ou quelque chose pour faire joli. La poésie fait parole de ce qui ne l'était pas et le devient, de ce qui sans elle ne saurait être dit. Elle nous relie à tous et à tout, elle nous réconcilie avec toutes choses, y compris nos rêves du jour et de la nuit."*

*Laurent Terzieff*

Aujourd'hui Demain

Partir partir s'enfuir un grand matin

Un matin de toutes les nuits roses

A l'aube la rosée sur ta paume c'était le temps arrêté

Un matin derrière les tentes te retrouver

Sur ma route sur ma route sur ton chemin

Ma destinée c'était les sentiers de ta main

La vie qui s'écrit sans cesse

Ou qui est écrite peut-être

Sur les sentiers de ta main qui mènent à Rome enfin

Sentiers que j'arpenne en sang je serpente hoplite égaré

Disant Sergent mon Sergent où sont ma plume et mon épée

La lune c'est ton sourire un vivant follicule

D'où sortent parfois les chansons du crépuscule

Et là moi seul dépeuplé depuis que tu es partie

Sur ce talus d'Italie nu mes amis en armure

Me murmurent les étoiles les étoiles c'est ton cyanure

Ta main ta main ornée d'or c'est l'apanage des rois

Elle me permettait de me repérer dans la nuit le froid

Et les étamines étaient là tu vois comment aurais-je pu me perdre

Aujourd'hui je faiblis sans ton pistil ô Lune ô ma superbe

Trace-moi le chemin ancien ici je meurs sans la paume de ta main

Sans aklys parmi les esclaves sous le soleil romain

Moi seul donc et désarmé aussi

Abandonné par mon officier moi trop rêveur transi

Ma légion c'est ta voix ton souffle qui marchent avec moi

Ma phalange c'est la bague à mon doigt et ton odeur quand je souffre

Et mon armée mon armée que personne ne voit  
C'est mes mots qui s'élancent vers toi comme la cavalerie lourde

La courbe sublime de mes lettres c'est tes reins qui dansent  
Et s'envolent mes dessins et volent mes sens  
Il y a les villes les champs les rives le vent

## **GARD**

### **NIMES – INSTITUT EMMANUEL D'ALZON**

**Lorraine Fabre, Ma partition pour t'atteindre , CPGE.**

**Mention spéciale étudiants/jeunes travailleurs du concours de poésie Matiah Eckhard 2020.**

Comme si j'avais accomplis mon souhait le plus désiré.

Ce que j'avais toujours cherché.

J'attendais qu'on me le dise.

J'attendais que tous les deux vous veniez me le dire.

Surtout lui.

Que toute cette musique hurlante dans l'appartement, toutes ces chansons qui se mélangeaient et se répétaient au travers des pièces jusqu'à atteindre les grandes fenêtres ouvertes pour ensuite retomber au creux de la rue,  
Que toute cette présence vous manquerait si elle venait à partir.

J'avais envie de la transformer, de transformer toute cette présence, cette musique en quelqu'un.

Je voulais me transformer en musique,  
Qui un jour s'en va,  
Après s'être faite entendre toute la journée,  
Puis partir, laisser un vide.

Je voulais laisser mon odeur, ma présence, mes notes,

Me faire croire à moi-même que j'avais existé, que j'avais bien été là, que j'avais existé pour vous et que vous ne m'oublierez jamais.

Je voulais laisser mes empreintes dans tes souvenirs, dans tes acouphènes, dans ta mémoire,

Je voulais me transformer en toute les musiques du monde,  
Pour que tu ne puisse jamais en entendre une sans penser à ta fille qui l'écoutait sans silence,

Je voulais connaître toutes les musiques que tu aimais, toutes celles que tu pouvais être susceptible d'aimer,  
Je voulais constamment te plaire,  
Constamment rechercher ton attention,

Et la musique était cette manière que je n'empruntais plus, je la vivais, je l'incarnais.

Je me métamorphosais pour exister.

Je voulais te créer cette absence, ce manque sonore, cette question qui pourrait te parvenir,  
Mais où est-elle ?  
Finalement je l'aime.

C'est bien elle.

C'est bien ma fille.

Je voulais que tu arrives en courant dans ma chambre, faisant jaillir une joie qui me crie que tu les adores, que tu les a toujours entendu, et que tu m'avoues qu'elles ont toujours été tes chansons préférées de la Terre,

Je voulais que tu me reviennes,  
Comme lui qui a fini par me réentendre,

En pleine nuit,

Comme si j'avais marqué l'instant pour toujours,

Que l'on ne pouvait plus y repasser sans s'en souvenir, sans me réentendre, sans me revoir,

Je m'étais transformée en son,  
En musique,  
En mélodie,

J'existais enfin,  
J'ai enfin existé,  
Existé.

Je n'ai peut-être pas atteint la mémoire de votre cœur, mais j'ai au moins atteint celle-ci, j'y suis parvenue,

La mémoire des mélodies.

J'ai inscrit mon existence pour toujours.

Au travers de la musique.

## NÎMES - UNIVERSITÉ

**Oumayma Dennouni, *Les non-dits, les miens et les tiens Le Temps d'Un Instant*, L3  
Psychologie.**

### ***N1. Le temps d'un instant***

C'est curieux.

Le nombre incroyable de personnes que l'on croise tous les jours.

Pour la plupart on ne les regarde même pas.. on pourrait se sentir coupables , mais pas la peine.

Ils font de même.

On se passe à côté, les uns des autres, et on ne se digne pas d'un seul regard.

Dit de cette façon, cela a l'air presque triste.

Mais il arrive que parfois on s'aperçoit d'une personne dans la foule, une seule, et le temps d'un instant, elle suffit.

C'est drôle quand les deux regards se croisent et se nouent.

Difficile de les détourner, comme deux cordes impossibles à démêler.

\*\*\*\*\*

Je me suis assise devant lui, je n'avais rien prévu et pour une fois je n'attendais rien.

De manière distraite, j'ai tourné la tête et j'ai été à la fois surprise par sa beauté et par la manière dont il me regardait.

Comme s'il me connaissait déjà, comme s'il avait envie de mieux me connaître.

J'ai essayé de faire face à ce regard perçant, faire semblant d'être indifférente..

mais pour la première fois j'en étais pas capable.

\*\*\*\*\*

Je ne l'avais jamais vu, et pourtant c'est comme si je la connaissais déjà, comme si je voulais mieux la connaître.

Elle avait été surprise que quelqu'un puisse lui tenir tête, et elle a perdu au jeu de regards que j'ai décidé de mener.

Elle a trouvé cela marrant et elle n'a pas pu s'empêcher de rire.

En la voyant, je ne pouvais pas me retenir.

\*\*\*\*\*

Et c'est ainsi que deux inconnus se retrouvent en parfaite syntonie, sans avoir fait aucun effort.

Ils auraient pu parler, échanger, mais ils ne l'ont pas fait.

C'est une décision qu'ils regretteront à l'instant où leurs regards seront dénoués par une force majeure, mais sur le moment ils avaient tous les deux peur, de manière inconsciente, de briser la magie qui les entourait.

Ils se cherchaient du regard avec insolence, quand l'un le détournait, gêné ou pour défier l'autre.

\*\*\*\*\*

D'elle ce qui m'a frappé c'est d'abord la grâce de ses mouvements.

Sa manière de s'asseoir, de décaler ses mèches de cheveux de devant son visage.

Ses longs cils dévoilent ses yeux qui sont d'un noir sombre, glacial presque effrayant; mais un seul instant m'a suffi pour voir à travers la clarté qu'ils cachent.

Ses lèvres charnues accentuées par le rouge de son rouge à lèvres faisaient concurrence à ses yeux, je ne savais sur lequel de ses traits me focaliser.

J'aimais sa façon de me défier à travers le regard, ses sourires en coins à la fois gênés, et amusés et sa façon de faire semblant de m'ignorer.

Je ne me suis même pas interrogé sur la durée de ce moment, comme si le temps n'existait tout simplement pas.

Le train s'est arrêté.

Je n'avais même pas pris en considération cette éventualité, mais là voilà devant moi se lever en toute grâce .

Elle détournait le regard pour ne pas me voir, comme si elle n'osait pas me dire "au revoir".

\*\*\*\*\*

Je ne sais pas pourquoi je l'ai fait, en réalité j'aurais voulu que ce moment ne s'arrête jamais mais me voilà me lever, je vais descendre du train.

J'ai fait semblant de ne pas le voir, comme pour ne pas lui montrer que j'étais triste de partir.

A tout moment j'aurais pu lui parler, lui dire au moins "au revoir".

Mais faire semblant de rien était plus simple.

Je voyais son reflet sur la vitre, me chercher du regard.

"Il va se lever", je pensais "ça ne peut pas se terminer comme ça" je pensais.

\*\*\*\*\*

Je la voyais partir et je commençais à me poser quelques questions, mais tout se faisait de manière accélérée.

Cette fille qui était à quelques centimètres à peine de moi était désormais partie, et vue son indifférence je me demandais si la fatigue ne m'avait pas joué un mauvais tour.

Mais malgré tout, je ne pouvais pas la lâcher du regard.

\*\*\*\*\*

J'ai tout fait pour avoir l'air indifférente, mais je me suis rendue compte que j'avais toute une vie pour l'être.

J'ai cédé et je me suis retournée.

Il était là, une vitre entre nous, il amorçait un sourire.

J'ai fait de même, c'était ma manière de lui dire adieu, car au fond de moi j'avais cette intuition, qu'il ne s'agissait pas d'un au revoir.

J'avais toujours l'espoir qu'il soit descendu comme à ma poursuite, je me rendais bien compte de l'absurdité de cet espoir et pourtant je ne pouvais pas m'en débarrasser.

Une fois éloignée du quai, je me suis retournée une dernière fois mais juste pour ne pas regretter de ne pas l'avoir fait.

Bien évidemment il n'était pas là, à sa place des centaines de personnes qui pourtant ne pouvaient pas le remplacer.

\*\*\*\*\*

Elle venait de me dire adieu, et pourtant je ne savais toujours pas si elle était réelle ou non.

Je la voyais s'éloigner pas après pas..

"Ca peut sembler ridicule, et probablement ça l'est, mais j'ai envie d'essayer..".

Le temps de me lever, les portes se sont closes.

Comme pour me dire que mon temps s'est tout simplement écoulé.

Je ne saurais jamais si elle était réelle, ou un mirage.

Comme si l'on m'avait ensorcelé, d'un claquement de doigts je me ressaisis, et je me rends compte que ce long moment que je croyais infini, s'est terminé et en fin de compte il n'a duré que le temps d'un instant.

## ***N2.Souvenir d'un mirage***

Les jours passent et je crois avoir oublié ce mirage.

Jusqu'à ce que, un jour, je me retrouve à marcher dans un parc de conifères.

Le vert persistant de cette nature ne me surprend pas en cette saison de pluie, au contraire.  
Les gouttes tombent et rendent ma vision un peu floue.  
Mon regard qui se faisait transporter par la beauté infinie du paysage est maintenant captivé par un point d'une couleur rouge.  
Je me rapproche, et pas à pas je me rends compte qu'il s'agit d'une rose.  
Une rose d'un rouge éclatant, seule, au milieu de tout .  
Entre ses pétales lisses au toucher, les gouttes de pluies se posent.  
Dans un premier temps elles se font bercer par le vent, jusqu'à ce que le froid les cristallise.  
Je vais pour l'arracher du sol:  
"C'est une belle fleur, on en voit pas deux comme ça et je la veux" .  
Mais dans mon élan, je m'arrête.  
"C'est une belle fleur, on n'en voit pas deux comme ça, et c'est pour cette raison que je ne peux pas en profiter, lui faire du mal" .

Du bout des doigts je caresse cette rose, parfaite, qui existe malgré les lois de la nature même, tout va contre elle, et pourtant, elle est là, plus vive que jamais.  
Je commence par sa tige.  
Les épines pressent contre ma peau, mais ne la percent pas.  
Cela dit, je sais qu'il suffit d'un léger mouvement brusque pour que mon sang coule et se mélange à la pluie.  
Avec le bout des doigts j'arrive aux pétales.  
Je savais qu'ils étaient lisses au toucher, mais pas autant.  
Leur douceur me surprend.

En partant, je visualise la couleur vive de cette fleur qui ne quitte pas mon esprit.  
Comme pour me rappeler quelque chose.. comme pour me rappeler quelqu'un.

Je m'arrête.  
Une rose d'un rouge éblouissant avait déjà captivé mon attention au milieu d'un paysage uniforme.  
Ses lèvres de cette couleur chaude, reflétaient l'idée que je m'étais fait de sa personnalité.  
Je voyais en elle un feu ardent.  
Jamais je n'aurai imaginé que ce feu coexiste avec la tempête incessante qui anime son âme.

#### **N4.**

On dit que les apparences sont trompeuses.  
Ce n'est pas vraiment leur cas, sans aucune intention, ils cachent leur jeu, ce qu'ils sont réellement..  
Pour ce qui en est du garçon aux yeux vifs et insolents, c'est peut être son assurance qui induit en erreur.

Personne n' imagine que ce garçon pourrait, lui aussi, avoir des faiblesses, besoin de sentir quelqu'un à ses côtés.

Parfois, quand il n'arrive pas à respirer et que plus aucune voix n'arrive à le rassurer, il veut juste que quelqu'un lui tienne la main, entendre la voix de cette personne lui dire que tout ira bien.

### ***N5. Marin***

C'est une sensation assez particulière.

Tu la ressens quand ton esprit vogue dans les pensées comme sur les ondes de la mer.

Il vague sans savoir forcément quel type d'onde il va rencontrer, quelle pensée.

Jusqu'à ce qu'il se trouve face à cette énorme vague qui pourrait l'engloutir, en le faisant disparaître à jamais.

Et toi petit marin au milieu de cette marée imprévisible, tu sens un poids peser sur ta poitrine, ton cœur écrasé se fait lourd et ta respiration plus distante, moins fréquente.

A ce moment précis, une voix à l'intérieur de toi te soulage.

Tu l'entends.

Elle dit que tout ira bien, parce que ce n'est pas réel, la mer, l'immensité de la vague devant toi, l'impression d'étouffer.. Rien n'est réel.

Que tout se passe ici, dans la tête.

Et la petit marin, tu reprends tes esprits.

Le poids qui écrasait ta poitrine se relève petit à petit, tes poumons aspirent avidement l'air et se gonflent reprenant la place que le poids leur avait ôté, et de suite ton cœur se remet à battre, comme avant.

Cette voix est une assurance, tu sais qu'elle te sauvera, même si parfois elle a plus de mal à convaincre ton corps, mais elle y arrive toujours.

Ou presque.

Le problème parvient quand la vague à laquelle tu fais face est vraiment devant toi.

C'est le même procédé, tu es là, tu as peur, ta poitrine écrasée empêche ton cœur de battre et l'air de rentrer dans tes poumons, sauf que cette fois ci, il n'y a rien qui puisse te sauver.

La voix te parle, te dit que ce n'est pas réel que ce n'est pas possible, mais tu sais que cette fois ci, ce n'est pas ton esprit qui est juste parti à l'abordage, et tu vois cette vague t'engloutir tout doucement, tellement doucement jusqu'à en paraître violente, jusqu'à ce qu'elle te fasse mal.

Cela sans que tu puisses avoir ton mot à dire, la situation te dépasse.

Tu essaies de rester rationnel, la chaleur de ton corps monte, monte jusqu'à ce que tu aies l'impression de bouillir de l'intérieur, tu sens tes joues en feu.

\*\*\*\*\*

Quand ça lui arrive, elle a l'étrange besoin de s'attacher les cheveux.

C'est un réflexe.

\*\*\*\*\*

J'ai l'impression de voir les choses de manière plus claire, même si je suis offusquée par cette chaleur qui brouille ce que j'ai devant les yeux.

Je sens que mon corps aussi est en contraste.

Je sens toujours que ma poitrine est écrasée, mais c'est comme si mon cœur, à la place de se rendre à l'évidence bat encore plus fort, comme pour pousser et faire dégager ce poids insupportable.

Il arrive que parfois, on soit vraiment soulagé car le danger était temporaire ou parce que tout simplement on s'y habitue, à ce danger.

Ces vagues, ces dangers sont partout, une fois j'ai même pensé que me couper du monde m'en aurais préservée, mais j'ai compris que je pouvais me transformer en vague moi même, m'autodétruire.

Voilà pourquoi il faut se faire force, être sa propre bouée de sauvetage.

Il y aura toujours une vague devant nous, parfois on va réussir à l'éviter, d'autres elle va réussir à nous avoir.

Mais ce n'est pas grave.

Ce n'est pas fini.

On en ressortira et on rencontrera d'autres vagues.

Et c'est parfait ainsi, parce que de toutes façons dans cette vie, on ne peut pas se laisser mourir noyés.

## **N6.**

Ce qui est admirable chez elle c'est sa force.

Au début ce n'était qu'un mensonge.

Il a réussi à convaincre tout le monde, et elle aussi a fini par y croire.

Et à présent, elle est convaincue de n'avoir plus besoin de personne, persuadée qu'elle se suffit.

Mais quand elle est seule face à elle même, elle se permet, parfois, de baisser le masque, ne stresse que pendant quelques petites minutes, le temps de se rappeler qui elle est et la raison qui la pousse à être comme elle est.

Dans un premier temps c'était plutôt facile d'enlever le masque.

Elle décidait quand le porter et quand le ranger dans un de ses tiroirs, mais maintenant c'est trop tard.

Elle est sous l'emprise de son propre masque, c'est lui qui décide, qui a le contrôle.

Et à tout moment il décide de tomber, soudainement, sans la prévenir, pour la confronter à ses ombres, à ses peurs, à ses angoisses.

## **N7.Cercle**

Mon cœur bat à l'improviste.

Au début, j'ai du mal à comprendre.

Je me vois, des visages familiers, de la musique.. Rien d'inhabituel..

Sauf cette présence.

Je l'ai senti, fort, si fort que mon cœur s'en est crispé.  
Ainsi mon sommeil est dérangé.

Je sais que je dors, je sais aussi que je peux avoir le contrôle sur mon imagination.  
Je décide de reprendre la situation en main.  
Je ne sais ni comment ni pourquoi, je suis sur une montée, rien aux alentours, rien.  
Avec moi une amie.  
Je vois au loin, de l'autre côté de la rue une femme qui pousse une chaise roulante sur laquelle est assise une vieille dame.  
La femme perd le contrôle de la chaise qui dérape et descend la côte d'une force incroyable en faisant des mouvements sinueux sur la route entre les deux trottoirs.

J'avais envie de venir en aide à ces personnes, mais en voyant cette chaise dérapée je n'ai pas eu l'impression que la femme avait envie de la récupérer.  
Elle ne semblait pas inquiète au sujet de la personne qui risquait sa vie sur cette chaise, en partie à cause d'elle.  
C'est en faisant cette constatation que je l'ai ressenti à nouveau, cette drôle de sensation, cette présence, et c'est ainsi que mon cœur s'est crispé, encore une fois.

J'essaie de me concentrer et je pose mon regard sur la chaise hors contrôle de la femme âgée mais elle a disparu. Et la chaise et la dame ont disparu.  
À leur place une enfant, qui peut à peine tenir debout et qui rit comme si la situation l'amusait.  
La petite traverse la route sans aucune pression, et se met à rire encore plus fort et encore et encore plus fort et à sauter comme si c'était la chose la plus drôle qu'elle pouvait imaginer.  
Comme les poupées qu'on l'achète aux petits, cette enfant avait un rire qui se répétait de manière continue, forcée, agaçante.. tout sauf naturel.

A cette nouvelle constatation mon cœur se crispe un peu plus.  
Mais je suis toujours intentionnée à récupérer l'enfant, qui n'était pas une enfant.. Je suis perdue, c'est comme si je n'avais pas le choix et dans ma contrainte j'étais déterminée comme si je l'avais décidé.  
C'est en courant que je réalise avoir les pieds nus, une fois qu'ils sont au contact avec la boue froide et les cailloux pointus qui rentrent et déchirent ma peau.

J'arrive au milieu d'arbres, de gros rochers et vieilles voitures..  
L'enfant est sur l'une d'elles.  
Elle saute encore, elle rit encore, toujours d'une manière étrange.  
Je tourne la tête vers le haut de la colline et je vois l'amie qui m'accompagnait entraîné de regarder ce qui se passe.

Je me tourne à nouveau vers la voiture et d'un coup j'étais en train de porter cette enfant, elle était entre mes bras.

A' l'origine elle ne voulait pas s'arrêter un seul moment, mais là elle était bien calme.

Elle ne riait plus, elle ne bougeait plus.

Je ne me rappelle pas des détails de son visage ferme et impassible, juste de ses pieds, l'un à côté de l'autre, sales, tachés de boue.

Je ne cherche pas à comprendre, et avec les bras tendus je me tourne à nouveau vers le haut de la colline.

Tout dans ma tête est flou.

Je sais que j'avais l'enfant dans mes bras, mais je me rappelle avoir fait un mouvement de balancement, ou peut être pas, je ne sais plus si elle était là.. elle avait disparu.

Disparu de mes bras.

Je suis confuse, mais je ne veux pas perdre le contrôle, pas encore.

Je monte à nouveau, mon amie part à la recherche de l'autre femme.. la maman de l'enfant peut être.

Mais elle est là, elle vient d'apparaître devant moi.

Elle se rapproche.

Je suis seule avec elle.

Son visage change, elle me sourit et son sourire est tout sauf amical, pourquoi devrait-elle me sourire d'ailleurs? Son enfant qui juste avant était une vieille dame a disparu sans aucune explication.

Je ne me rappelle pas exactement de ses paroles, mais très bien de la sensation du cœur qui se crispe toujours plus, comme si quelqu'un voulait le faire éclater dans sa poignet.

Et son sourire, ce sourire que je n'arrive pas à décrire et que pourtant je visualise à la perfection.

Encore une fois je me rappelle avoir le contrôle, et j'essaie de partir, partir définitivement, mais quelque chose m'en empêche.

J'avais l'impression de quitter cette situation pour y revenir.

Même contexte, même endroit et mon amie qui répète toujours la même phrase

" je vais chercher de l'aide" en me laissant seule, seule face à ma peur.

Même sourire, même regard, même démarche.

Revivre cette situation de manière répétitive ne fait que crispier mon cœur toujours plus, toujours plus, toujours plus.. Il me fait mal et je sens un poids dans ma poitrine.

Je sais que ce n'est pas réel mais, ça en avait l'air.. plus que jamais.

J'entends une voix.

Je ne sais pas si c'est cette femme qui sourit ou si c'est une voix qui provient de nulle part.

La femme est toujours devant moi et ses yeux ne lâchent pas les miens.

Elle me voyait perdue, et elle profitait de ma faiblesse..

La voix parle de culpabilité, de cette horrible sensation qui ronge les âmes.

Je n'ai pas récupéré l'enfant et à cause de ça je me sens coupable.

Elle insistait, elle insistait et elle insistait, encore et encore.

Et même si je changeais de situation elle ne faisait que me le répéter, que le répéter.. elle ne s'arrêtait jamais.

Dans un autre contexte j'ai décidé de ne pas la regarder dans les yeux, je me suis dit que j'aurai pu l'éviter.

J'ai alors baissé le regard.

Soumise à ma peur, la tête baissée je me suis contentée de regarder l'herbe et les cailloux.

Mais elle est là devant moi et elle s'arrête. Je n'ai pas le courage d'affronter son regard mais j'ose lever les yeux, ce sont ses jambes que je vois maintenant.

Toujours la même phrase sur la culpabilité et je l'impression de la ressentir.

Mais pourquoi? En fin de compte j'ai couru, les cailloux pointus rentraient dans la peau de mes pieds pour la déchirer de l'intérieur pendant que la boue froide comblait les blessures.

J'ai essayé de sauver cet enfant j'ai fait tout ce qui était en ma portée.

Je réussis à faire disparaître ce sentiment pendant un bref instant..

Et puis le noir, je me suis dit que c'était terminé.

Mais ça n'a pas duré plus d'un battement de cils.

J'ouvre les yeux et je suis toujours sur cette putain de montée, le regard toujours au sol.. mais pendant une toute petite seconde je ne me sens pas coupable.

Soudain, d'une force brute elle attrape mon poignet, et tire mon bras.

Je lève le regard et je suis face à elle à nouveau.

Cette fois son sourire n'était pas si dédaigneux, mais il était là.

Elle me dit que n'importe où que j'aille, peu importe ce que je fasse, elle ferait tout pour que ce sentiment de culpabilité m'attrape et serre mon cœur à son gré, de la même manière qu'elle serrait mon poignet, pour qu'il se crispe jusqu'à m'empêcher de respirer.

Je me libère, je fais quelque pas et je suis en haut de la montée.

Il fait noir maintenant.

Je suis dans mon lit. Je suis réveillée, je crois.. je me dis qu'à tout moment cette femme pourrait me retrouver. Elle avait l'air sûre d'elle et j'étais persuadée qu'elle savait comment le faire, comment éclater mon cœur dans sa main..

J'avais envie de fuir, laisser tout derrière moi et oublier.

Mais je ne savais pas où aller ni comment faire, je n'avais plus aucune maîtrise; désormais c'est la peur qui me contrôle.

Puisque je ne pouvais pas fuir, j'ai décidé de me cacher.

C'est ce qu'on fait face à un problème beaucoup trop grand pour nous en fin de compte..  
soit on le fuit, soit on se cache mais le but est le même:  
ne pas avoir à l'affronter.

Je suis maintenant dans mon placard, enfermée.

Je me cache au milieu de vêtements, de valises et cartons... dans un noir absolu.

Je suis fatiguée et cette anxiété, cette peur ont consommé chaque petit lambeau d'énergie  
qui était dans mon corps.

Je n'ai plus aucune force.

Je me dis que j'ai besoin de sommeil, j'ai besoin de me reprendre en main  
pour mieux comprendre toute cette situation absurde.

Et c'est en m'endormant que je me réveille, avec le cœur qui bat tellement fort qu'il pourrait  
sortir de ma poitrine, je le sens crispé et encore une fois, j'ai du mal à respirer.

Je vois ce visage de manière continue, je repense à cet enfant qui n'en était pas un qui  
sautait partout pour finalement disparaître, sans aucune explication.

Je pense à l'absurdité de toute cette histoire montée exprès contre moi.

Car comme la femme a dit, elle ferait tout pour que ce sentiment de culpabilité se fasse  
sentir pour qu'il me pourrisse la vie.

Encore et encore.

\*\*\*\*\*

Et c'est ce qui se passe, je veux fuir, je sais que ce n'est pas réel, et quand j'arrive à m'en  
rendre compte et que j'arrive à me soulager de cette peine que je ne mérite pas, elle  
attrappe et tire mon poignet.

Elle me fait mal, mon bras et ma main tremblent plus que le reste de mon corps.

Elle ne parle plus, mais j'entends toujours la voix, elle m'oblige à l'écouter, et c'est comme si  
je pouvais lire tout le mal qu'elle pourrait me faire.

J'en ai pas envie, je ne veux pas savoir, car savoir c'est le rendre réel.

Je me rends compte que ce n'est qu'une mise en scène, je ferme les yeux.

Je suis soulagée, mais ça ne dure que le temps d'un clin d'oeil, et elle m'attrape à nouveau et  
tire mon poignet.

Elle me fait mal, mon bras et ma main tremblent plus que le reste de mon corps.

Elle ne parle plus, mais j'entends toujours la voix, elle m'oblige à l'écouter, et c'est comme si  
elle voulait me faire lire tout le mal qu'elle pourrait me faire.

J'en ai pas envie, je ne veux pas savoir car savoir c'est le rendre réel.

Je me rends compte que ce n'est qu'une mise en scène, je ferme les yeux.

Je suis soulagée mais elle m'attrape et me tire encore et encore et encore..

C'est un cercle, ça ne s'arrête jamais, ça ne veut pas s'arrêter et je suis coincée, ici.  
Je m'arrête.

Je prends un moment, je sens mon coeur frapper contre ma poitrine.

Je reprends mon souffle.

Pendant un petit, tout petit instant c'est moi qui ai le contrôle.

Et je réalise, que pendant tout ce temps, c'est moi qui ai décidé la suite des événements, c'est moi qui ai mené cette danse de l'horreur.

Oui j'ai été mise dos au mur par mes peurs et oui j'ai été face au même problème et oui je ne savais pas comment m'en débarrasser.

Mais j'ai toujours décidé de faire avec, à aucun moment je ne lui ai permis de faire de moi ce qu'elle voulait. Je ne l'ai pas laissé m'avoir, elle ne m'a pas eu.

La peur, l'angoisse, l'anxiété, elles ne m'ont pas eu.

Faire cette constatation m'aide à y voir un peu plus clair.

Je m'attache les cheveux.

Pendant tout ce temps je n'ai fait que me battre constamment, sans jamais m'arrêter, sans jamais baisser les bras, et c'est parfait parce que je n'ai pas laissé la peur me vaincre.

Mais pendant tout ce temps, je ne me suis pas arrêtée une seule seconde pour comprendre contre qui je me battais.

Et maintenant que je le sais, j'ai presque envie de rire.

J'ai passé tout ce temps à me battre contre quelqu'un et croire qu'il me voulait du mal, mais c'est contre moi même que je mène le combat.

Tout est dans ma tête.

J'ai toujours l'impression de faire les choses de travers, jamais bien, jamais assez.

Je culpabilise sur chaque petite chose qui ne va pas, je dis que c'est de ma faute, je dis que j'aurai pu faire mieux .. ou peut être pas puisque je ne suis pas assez finalement.

C'est un cercle, et le pire c'est qu'il est impossible de ne pas y entrer.

Pourtant je fais tout pour en ressortir.

Je n'ai pas envie de me faire transporter par le courant de cette culpabilité infinie qui me ronge.

Mais quand j'y pense je me rends compte qu'objectivement il en est rien.

C'est ce qui m'aide à m'en sortir.

Je sais que ce courant de culpabilité me rattrapera. Encore et encore.

Mais je vais essayer de me battre pour m'en sortir et je vais réussir à faire en sorte de m'en sortir, sans jamais me rendre, encore et encore.

Mon cœur se crispera toujours, j'aurai toujours ce poids qui compresse ma poitrine jusqu'à me couper le souffle, jusqu'à avoir l'impression de ne plus être capable de respirer, mais contre tout je remplirai avidement d'air mes poumons, et je ferai en sorte de respirer.

Jusqu'au bout, je n'arrêterai jamais de faire mon mieux pour que cette culpabilité insensée disparaisse.

Je n'arrêterai jamais de vouloir me sentir bien.

### **N8.**

En fin de compte, elle est peut être vraiment forte.

Comme n'importe qui, elle a ses faiblesses.

Elles essaient de la dévorer de l'intérieur.

Mais elle fait avec.

Peut être que finalement la définition de force, n'est pas de ne pas avoir de faiblesses, mais savoir vivre avec, les surmonter petit à petit.

Cela dit, elle aimerait bien avoir quelqu'un avec qui les partager, quelqu'un qui puisse en porter le poids, lui enlever ce lourd fardeau qui lui brise le dos, rien que pendant quelques courts instants.

Mais pour que quelqu'un puisse faire de telles choses, il doit gagner sa confiance, car elle ne peut pas se permettre d'offrir sur un plat d'argent ses propres armes que n'importe qui pourrait utiliser contre elle.

Elle sait que si elle ne fait aucun effort en s'ouvrant, jamais personne pourra être réellement présent pour elle, la soulager.

Mais elle a une vision faussée de cette histoire de confiance.

Ses craintes sont plus fortes que son envie d'avoir quelqu'un sur qui compter.

Et probablement c'est ce qui l'empêche de sauter.

### **N9 .Le bord du précipice**

En fermant les yeux, je le vois et j'ai peur d'avancer ;

j'ai peur de ne plus sentir le sol sous mes pieds.

Je regarde autour de moi, et on dirait presque que je suis la seule avec cette inquiétude.

Les autres marchent jusqu'au bout et puis se laissent aller, et on dirait qu'en faisant ce geste extrême ils sont heureux, comme prêts pour quelque chose de nouveau.

Ils arrivent par milliers pour se laisser aller.

Il y en a qui hésitent parfois, mais qui finalement, se laissent convaincre par les espoirs et les attentes qu'ils reposent de l'autre côté.

Je les vois tous prendre un énorme risque, sans jamais abandonner.

Certains repassent plusieurs fois, comme s'ils s'attendaient à ce que les choses soient différentes de la fois d'avant.

Un homme attire mon attention, je l'avais déjà vu passer et sauter un nombre interminable de fois, mais je ne comprenais pas pourquoi il ne baissait jamais les bras, qu'est ce qui lui faisait croire qu'il allait trouver ce qu'il attendait, qu'est ce qui lui donnait la force de continuer.

Pourquoi ne pas arrêter d'essayer, pourquoi ne pas s'asseoir et imaginer?

C'est plus simple et surtout indolore.

Lui aussi semble se souvenir de moi, et d'un pas décidé vient en ma direction.

Je ne sais comment, mais il savait que je n'étais pas comme les autres, que je n'étais pas assez courageuse, que moi, à différence de tous les autres j'ai peur.

Peur de m'exposer beaucoup trop, peur de ce que je pourrais trouver de l'autre côté, peur de l'idée erronée que les voyageurs pourraient se faire de moi et peur que tous ces efforts ne servent à rien, une fois de plus.

Parce que oui, si je suis sur ce précipice c'est parce que j'ai tenté ma chance, je me suis exposée à un risque mais c'est comme jouer avec le feu, je me suis brûlée et me revoilà au point de départ.

Ça fait longtemps, et je ne sais même plus ce que j'ai risqué, je ne sais même plus où est ce que je me suis brûlée, tout ce que je sais c'est que ça fait mal et que je n'ai plus envie que ça recommence.

J'aurais aimé avoir le courage de dire à cet homme qu'il se trompait, que ce n'est pas parce que j'ai peur de me faire mal que je ne saute pas.. mais je n'aurai fait que confirmer ce qu'il pensait de moi et en fin de compte il avait raison.

J'ai osé une fois, je me suis fait mal, j'ai été déçue et je n'ai plus eu la force d'essayer.

La peau de cet homme était tout sauf lisse et claire ; il avait des bleus et des blessures, comme tous ceux qui, comme lui, n'abandonnent jamais.

Certaines blessures étaient presque cicatrisées, d'autres encore saignantes mais il était prêt à se faire mal de nouveau.

Sans dire un mot, il me fait marcher avec lui, et me voilà ici et maintenant au bord du précipice , avec un inconnu qui en sait beaucoup trop sur moi.

Je n'avais rien dit, et pourtant il avait tout compris.

Il n'avait rien dit, et pourtant il m'avait fait comprendre à quel point cette peur de me faire mal, me consume de l'intérieur.

Il me regarde, et sans dire un mot, il se laisse aller, dans le vide, une fois de plus.

J'ouvre les yeux.

Je ne vois plus le bord du précipice, et pourtant il a l'air plus réel que jamais et je ne sais si sauter ou si rester là, et rater l'occasion de me brûler une nouvelle fois.

### ***N10. Ideal***

Ce qui le différencie d'elle, est le courage d'essayer.

Lui, n'hésite jamais, comme par peur de rater des opportunités, qui craint-il ne se présenteront plus.

Si les autres étaient conscients de tous ses essaies, ils le califiraient sans doute d'ébranlé, d'instable ou encore d'indécis, mais puisqu'ils n'en savent rien, ils le poussent à se contenter.

Ce n'est pas méchant de leur part, ils ne veulent tout simplement pas que leur ami se refuse de vivre, rien que parce que ce n'est pas l'idéal qu'il avait imaginé.

“Tu pourrais mourir demain”, ils disent, “ce serait triste que ta vie soit vide”, ils disent. Ce qu’ils ne savent pas c’est que tout ce qui se passe dans sa tête est tellement fort qu’il le ressent d’une puissance qui le remplit, qui ne laisse pas de place au vide. Par contre, face à l’ampleur de ses propres sentiments et pensées, il se sent dépassé, et souvent seul.

\*\*\*\*\*

Il m’arrive parfois de croire en une personne, me dire “cette fois c’est la bonne”, mais il me suffit peu pour réaliser que ce sont mes espoirs d’un voir quelqu’un à mes côtés qui me cachent les yeux.

Pour l’instant ce qui me fait mal, c’est le fait d’essayer encore, et encore sans que jamais rien ne change..

Parfois j’ai l’impression que ça n’en vaut pas la peine, et pourtant je n’ai pas envie de me rendre.

Et je tente toujours une fois de plus.

\*\*\*\*\*

C’est quelque chose qu’il garde pour lui, toute l’affection qu’il a donner.

Pour l’instant il n’ose le confier à personne, il n’a pas envie qu’on se serve de cette sensibilité pour se moquer de lui, il ne pourrait pas le supporter.

Et pourtant il n’attend que ça, trouver quelqu’un à qui offrir toute la tendresse qu’il garde en lui.

\*\*\*\*\*

Je sais que ce n’est pas en restant dans mon coin que j’aurai et je vivrai ce dont je rêve.

De toute façon, rester dans un coin ne me ressemble pas, ce n’est pas moi.

Je ne peux pas me permettre de rester figé pendant que des choses se passent juste à côté de moi.

Peut être que mon problème, c’est que j’ai cet idéal dans la tête, auquel je tiens tant.

J’imagine cette personne qui se tient devant moi d’une prestance gracieuse, couronnée par des gestes qui témoignent une maladresse qui la rend humaine.

Quelqu’un avec qui discuter des heures d’art, de musique et littérature sous un ciel étoilé.

Quelqu’un qui sans tact soit capable de me confronter à mes réalités, me montrer que j’ai tort, ou tout simplement me tenir tête quand je l’embête.

Quelqu’un qui me tient la main quand je ne vais pas bien, que je n’arrive plus à respirer, et que j’ai l’impression de me noyer.

Quelqu’un avec qui me promener les journées et les soirs d’hiver, avec qui contempler la pluie et la neige.

Quelqu’un avec qui danser comme deux enfants insouciant.

Lorsqu’on me demande ce que je recherche, je trouve toujours compliqué de leur expliquer toutes ces choses.

Ils ne comprendraient pas, ils trouveraient que je ne devrais pas me faire autant de problèmes, que ce que je recherche, aujourd’hui n’existe plus.

Il est peut être vrai, mais en fin de compte ce que les autres pensent, m’importe peu.

Pour l'instant je préfère garder tout ça pour moi, non pas parce que j'ai honte, mais parce que je sais qu'un jour viendra, et lorsque nos regards se noueront et lui dirai, "te voilà".

\*\*\*\*\*

Lui, qui n'hésite jamais, comme par peur de rater des opportunités, venait juste d'en contourner une, et il craint, elle ne se représentera plus jamais.

Il venait d'hésiter pour la première de sa vie, qui malheureusement pour lui, ne sera pas la dernière.

Et c'est ici, que ses regrets commenceront à s'enchaîner.

### ***N11.***

C'est le soir, le vent se lève.

Le froid ne le dérange pas, au contraire.

Il trouve que la brise du crépuscule amène un parfum de frais.

Il ouvre la fenêtre de sa chambre.

Il s'arrête et son esprit erre face au noir du ciel et à ses quelques points de lumière qu'il aime tant, au vent qui lui caresse le visage.

Il ferme les yeux et les ré ouvre soudainement.

Il vient de l'imaginer elle, passer sa main douce et froide sur son visage.

### ***N12. Un amant froid***

Dans l'imaginaire collectif, l'hiver, est associé à la tristesse, à la mélancolie.

Mais il est indéniable que l'hiver amène de la joie, à sa façon.

C'est le matin.

Elle marche.

La ruelle est silencieuse.

En tendant l'oreille elle aperçoit des petits tapotements contre le sol qui perturbent le silence, mais c'est agréable à entendre.

Ce sont quelques gouttes de pluie, qui amènent avec elles une odeur de frais.

Tout autour d'elle a une tonalité de gris.

Ce sont les nuages, suspendus au ciel, et qui couvrent le soleil.

Un nuage devient gros et gris quand il prend sur lui et absorbe toute l'humidité, sans jamais se plaindre.

Mais il ne peut pas faire ainsi pour toujours, à un moment il a besoin de lâcher prise, se laisser aller, se vider.

Et alors il pleure, et ses larmes deviennent les gouttes de pluie qu'elle aime tant entendre.

En fin de compte elle et le nuage ne sont pas si différents.

Elle aussi prend sur elle, beaucoup, et fait en sorte de toujours paraître aussi indifférente, pendant que la transparence de son âme se tache de gris, sans même qu'elle s'en aperçoive.

Jusqu'au jour où elle ne peut rien faire, à part se rendre aux lois de la nature et éclater en tempête.

Il fait froid.

Ses joues et ses lèvres tendent vers une couleur rosée qui se marie à la perfection avec sa peau mate.

Son corps garde en lui la chaleur de son âme, dont elle ne fait part à personne, ou presque. Elle sent l'air froid entrer dans ses narines et traverser sa poitrine, jusqu'aux poumons, comme en la chatouillant.

Elle sourit.

Le froid réussit à pénétrer la couche épaisse de vêtements et atteint son corps chaud, elle crée de la brume qui lui brouille la vue, mais elle est capable de distinguer quelques petites choses se faire transporter par le vent.

Une fois la vue éclaircie, elle s'aperçoit qu'il s'agit de petits flocons de neige.

Elle tend la main vers le ciel, et quelques uns se posent sur elle.

Mais sa main est trop chaleureuse, et vite les flocons de neige se transforment en gouttes d'eau fraîche.

Les bouts de ses doigts sont sensibles à ce changement, le contraste de température lui fait ressentir une drôle de sensation..

Elle perçoit l'existence de chaque partie de son corps.

Certains flocons se posent même sur ses longs cils noirs, d'autres s'emmêlent dans ses cheveux.

Sur ses joues, outre à la neige et aux goûtes froide de pluie, elle sent ses larmes.

Elles descendent sur son visage en le réchauffant, et le vent se dépêche à le refroidir.

Toujours les yeux fermés, toujours les mains tendues au ciel, elle sourit.

Ca ne lui ressemble pas, elle ne se laisse jamais aller.

Elle a toujours besoin de garder le contrôle sur tout ce qui se passe ou pourrait se passer.

Elle se montre froide et détachée face aux autres.

Ils ne pourraient pas la comprendre, l'apprécier.

Ils pourraient juger sa sensibilité, la qualifier de faiblesse.. en profiter.

Mais pas le froid, pas l'hiver.

Lui, il l'aime pour ce qu'elle est.

Il contemple sa beauté émanée par la chaleur de son âme dont elle et lui seuls connaissent l'existence.

Elle fait quelques pas, et sans s'en rendre compte elle est en train de faire des tours sur elle même.

Le vent froid crée une sorte de tourbillon dont elle est le coeur palpitant.

Maintenant elle danse avec l'hiver, l'amant qui jamais profitera de sa nudité.

### **N13.**

La froideur du vent, lui permettait d'imaginer la fille du train danser dans les bras de quelqu'un qui l'aurait rendu heureuse.

Il aurait tellement aimé être ce "quelqu'un", mais il a fait en sorte à ce que les choses se passent autrement, ou plutôt, il n'a rien fait pour que les choses se passent comme lui l'aurait voulu.

La froideur du vent, lui permettait d'imaginer le garçon du train la tenir par les hanches, la faire danser au milieu des flocons de neige et du froid glacial.

Elle aurait tellement aimé que ce soit vraiment lui, face à elle.. mais elle a fait en sorte à ce que les choses se passent autrement, ou plutôt, elle n'a rien fait pour que les choses se passent comme elle l'aurait voulu.

Ils ne savent pas ce que l'avenir leur réserve, si leurs chemins se croiseront une nouvelle fois...

Pour l'instant, il leur suffit d'imaginer que d'une manière ou d'une autre qu'ils se complètent, que quelque part dans le monde quelqu'un les comprend et les apprécie tels qu'ils sont.

Mais il est indéniable que c'est dommage.

Ils auraient pu être présents l'un pour l'autre, ils auraient pu s'aider l'une l'autre, mais ils ont préféré se passer à côté, rater toutes ces choses dont ils rêvent.

Ils auraient vraiment pu être tout ça, ou au contraire, rien, rien de tout ça, mais maintenant ils n'ont aucun moyen de le savoir et encore une fois il est indéniable que c'est dommage.

Un mot aurait suffi, un seul.

Ca ne leur aurait coûté que le temps d'un instant.

...

Pause.

Et s'ils s'avaient osés?

Et s'ils avaient réussi à se retrouver et que cette fois ils avaient laissé le courage et l'envie d'aventure les guider?

#### ***N14. Deuxième première rencontre***

Emportée par le son de la musique, les yeux fermés, elle ne m'avait même pas vu.

Je l'avais remarqué et reconnu à sa façon d'agiter ses cheveux et à son sourire mis en avant par le rouge de son rouge à lèvres.

J'ai eu besoin d'un petit moment de recul pour comprendre tout ce que ma tête et mon coeur essayaient de me dire simultanément.

Et pour une fois, les deux étaient d'accord.

J'ai tout fait pour attirer son attention, en faisant en sorte de me trouver à côté d'elle par pur hasard, de l'effleurer, de la déranger .

Je me rends compte que c'est bien égoïste, mais tout ce que je voulais c'était qu'elle me regarde, me perde à nouveau dans le noir de ses yeux, mais rien.

Fatigué des nombreuses tentatives inabouties, je décide de m'asseoir.

Je sens l'alcool me monter à la tête, je me rends compte de l'avoir suivi du regard au moment où, en se tournant, ses yeux croisent les miens.

\*\*\*\*\*

Je suis incapable de me rappeler à quel moment mon attention a relevé sa présence.

Je me rappelle par contre, à un moment précis, avoir senti des yeux sur moi, et c'est en me retournant que je l'ai vu.

Il ne détournait pas le regard, ses yeux ne laissaient pas les miens..

Et c'est là que j'ai eu le souvenir de ses yeux insolents.

Son regard insistant m'a fait sourire.

\*\*\*\*\*

Son sourire, ne m'a jamais laissé indifférent.

Tout ce que je voulais était lui parler.

Mais maintenant que j'avais son attention je ne voulais surtout pas l'importuner, et puis je sentais l'alcool et honnêtement j'avais peur de gâcher toutes mes chances..

Et puis merde.

Je sens de la confusion dans ma tête, comme si mon cerveau pouvait me donner deux avis contradictoires sur un même fait.

Je commence à avoir chaud.

Je quitte la pièce dans l'intention de prendre l'air, reprendre mes esprits.

J'ai du mal à me souvenir d'avoir été aussi nerveux, surtout pour quelqu'un.

Elle aussi venait de quitter la pièce, maintenant c'est au vent frais d'agiter ses cheveux.

En sortant, elle m'a dit quelque chose, mais j'avoue que j'ai été tellement surpris qu'elle m'adresse la parole que je n'ai pas réussi à m'exprimer.

Elle n'a pas arrêté de marcher, et puis elle s'est assise, j'ai décidé de la rejoindre.

\*\*\*\*\*

J'ai passé une de mes plus belles nuits avec lui.

Généralement je suis méfiante envers les garçons qui s'approchent de moi quand il fait noir.

Peut-être parce que c'est une des premières choses qu'on apprend aux petites filles dès leur plus jeune âge, peut être par habitude, mais avec lui je n'ai pas eu le temps de m'inquiéter.

Quelque chose en lui me disait que je pouvais lui faire confiance.

La conversation s'est déroulée spontanément.

Nous nous sommes raconté nos vies en grandes lignes, nos aspirations, nos rêves.

Entre une conversation et l'autre nous nous sommes retrouvés à marcher, et puis allongés sur l'herbe.

Sur nous, un ciel étoilé.

## **N15**

Chez moi, allongé sur mon lit, je ne cessais de penser à elle: au son mélodieux de sa voix qui résonnait dans ma tête, à sa peau délicate qui distraitemment a caressé la mienne, à son parfum qui remplissait mes poumons, à ses yeux qui me touchaient réellement comme peu l'ont fait.

Avec elle, je n'avais pas besoin de jouer un rôle.

Elle riait à mes blagues même si elles n'étaient pas drôles, juste pour me faire plaisir, et qui sait, peut être que quelque chose l'amusait réellement..

Elle m'écoutait avec un air attentif quand j'étais sérieux.

Elle a bien la tête sur ses épaules, et pourtant elle a la tendance de partir dans ses pensées, dans son monde.

Une ou deux fois je me suis demandé si c'était parce que ce que j'avais à dire ne lui intéressait pas vraiment..

Mais je me suis vite rendu compte que ça ne pouvait pas être ainsi, elle serait partie sans hésitation..

### **N16**

Comme par magie, elle a su s'approprier toutes ses pensées.

Il pensait à elle jour et nuit.

Lui parler, était devenu pour lui un besoin.

Il aimait entendre son point de vue, qui très souvent était en accord avec le sien.

Elle lui parlait d'art, de ses bouquins et poèmes préférés.

Il lui parlait du ciel, de la terre et des mécanismes de l'univers.

Ils parlaient de voyage, de l'envie qu'ils partageaient de voir le monde.

Ils se passionnaient mutuellement, et avaient à la fois, l'envie de ne jamais arrêter de parler pour enchanter l'autre, et l'envie de se taire et ne plus prononcer un seul mot, pour se laisser enchanter.

### **N17**

Les promenades, étaient devenues notre habitude.

Nous étions constamment en mouvement, comme pour courir après le temps qui allait beaucoup trop vite pour nous, un temps qu'on aurait jamais réussi à rattraper, un temps qui nous glissait entre les doigts comme des grains de sable.

Le même temps, qu'à la place du sel sur les mains, nous laisserait avec un goût amer dans la bouche, mais ça, on ne le savait pas encore.

\*\*\*\*\*

J'aime la nuit.

Je trouve qu'elle rend tout plus beau.

Peut être parce que les étoiles, la lune, permettent à toutes les autres choses de briller avec leur propre lumière...

Elle, elle brillait de sa propre lumière.

Elle était vive, ne se préoccupait pas de comment elle aurait pu paraître.

Elle dansait, et chantait, et riait si elle en avait envie, et pour moi elle était parfaite, même et surtout dans ses imperfections.

Un soir pendant que nous marchions au milieu des ruelles vides de la ville, un tonnerre nous a surpris.

J'ai sursauté, mais je ne pense pas qu'elle s'en soit aperçue, car trop prise à se serrer contre moi.

Je sentais sa respiration affolée, son coeur battre, fort, contre le mien.

Ca peut paraître bête, mais qu'elle me voit comme une figure de confiance, dans laquelle se réfugier pendant ses peurs, m'a fait sentir important, important pour elle.

Elle n'a pas mis longtemps à se rendre compte qu'il n'y avait pas de réel danger, et en soulevant sa tête de ma poitrine, en me regardant dans les yeux elle a commencé à rire, et moi avec elle.

La pluie commence à tomber, et ne tarde à nous mouiller de la tête aux pieds.

Elle lève les bras en l'air et continue à rire.

Chaque partie de son corps émanait de la joie.

Elle était heureuse.

La joie, est la plus belle tenue qu'elle ait jamais pu porter,

elle lui allait si bien,

elle était tellement belle.

Je ne peux dire pendant combien de temps je l'ai regardé exactement, mais je sais que pendant tout ce temps, je ne pensais à rien, mon esprit était vide.

Il n'y avait qu'elle.

Il n'y avait que nous.

Puis elle a arrêté de contempler la pluie, et a couru vers moi, mais elle ne s'est pas vraiment rapprochée.

Elle avait laissé entre nous une distance minime, qui me semblait infinie.

Je n'ai pu résister.

J'ai alors pris sa main, et je l'ai tiré vers moi.

Entre nos lèvres, il y avait à peine la place pour les gouttes de pluie, mais j'étais jaloux que ces mêmes gouttes puissent se poser sur ses lèvres et alors, instinctivement, je l'ai embrassé.

C'est incroyable.

En sa compagnie, j'étais persuadé d'avoir le monde en main.

En sa compagnie, le temps s'arrêtait, j'étais persuadé que la joie, le fait de me sentir bien, pouvait être un facteur constant dans ma vie..

## **N18**

Une des choses que j'aime le plus chez lui est son âme d'enfant.

Avec lui, même l'ennuie semble marrante.

Le premier soir, je lui ai décrit mon endroit préféré au monde: un endroit où la mer, la forêt, le sable et les roches se rencontrent, un endroit dans lequel je peux me libérer même de moi-même.

Je lui ai décrit chaque petit détail, de comment les roches grands, gros et gris, entouraient la mer comme pour la protéger des dangers extérieurs car trop fragile. De comment la couleur verte de la forêt se mariait à la perfection avec toutes les autres, et donnait une touche sauvage à cette nature.

De comment le soleil donnait l'illusion que le sable était une quantité infinie de poussière dorée, et enfin, de comment les petits cailloux portaient ces couleurs particulières donnant l'impression d'être des pierres précieuses.

Si j'étais à sa place, j'aurais probablement cru qu'il s'agissait d'un endroit inventé, tiré d'une des peintures d'un vieux peintre écossais inconnu.

Il a sans doute ressenti le quelque peu de mélancolie qui accompagne ce souvenir lointain, et c'est peut être ça qui lui a fait comprendre que rien n'était inventé.

Il était à l'écoute, je voyais dans ses yeux une lumière que j'ai du mal à décrire, ses lèvres ébauchaient un sourire.

Je ne pensais pas qu'il se serait rappelé de ma description, mais quand il m'a amené là bas j'ai senti quelque chose à l'intérieur de moi.

Il avait trouvé un endroit qui ressemblait à celui que je lui avais décrit.. ou peut être il le connaissait déjà, mais c'est le fait qu'il m'y amène, qu'il ait voulu partager son petit angle de paradis avec moi, qui m'a touché.

Tout le long de la journée, le soleil était chaud, rendait les roches brillants et le sable brûlant.

Lui, il faisait une danse ridicule pour éviter de se brûler, certes il aurait pu aller dans l'eau, ou s'asseoir pour ne pas se faire mal, mais il savait que le voir sauter dans tous les sens m'amusait.

Puis il m'a pris par la main et m'a obligé à sauter avec lui.

Mes pieds brûlaient tellement que je voulais juste rentrer dans l'eau pour m'apaiser.

J'ai réussi à me libérer de son emprise , j'ai couru dans l'eau mais je l'ai senti me courir après et me rattraper avec ses bras qui entouraient mon corps.

Le son de nos rires masquait celui des vagues.

Sa peau sentait l'eau salée et le soleil d'été.

Nous étions seuls au milieu de cet eau infinie.

\*\*\*\*\*

L'amour envers la mer, est une des choses que nous avons en commun.

Je l'ai appris dès le premier soir, et peut être que c'est un des facteurs qui nous a rapproché.

La mer, est immense.

Elle a l'air d'avoir une ou deux couleurs uniformes, apaisantes comme pour faire croire qu'elle n'a rien à cacher, pendant qu'elle garde précieusement ses trésors dans ses abîmes..

Elles se ressemblent, elle et la mer.

En fin de journée, le soleil n'était plus si chaud, le vent soufflait plus frais que d'habitude.

Elle était assise comme une petite fille, les genoux pliés portaient ses bras croisés sur lesquels elle reposait son menton.

Le vent dansait avec ses cheveux, et les yeux fermés elle se faisait apaiser par la musique des vagues qui se nouaient entre elles.

J'aimais tellement la regarder.. j'avais l'impression d'avoir un rêve sous les yeux.

Je me suis assis à ses côtés sans rien dire.

Le soleil avait disparu, un peu pour laisser la place à la lune et un peu parce que caché par les nuages.

Les vagues semblaient plus violentes, le sable s'est refroidi.

Elle a posé sa tête sur mon épaule.

J'ai fermé les yeux pour sentir son parfum mélangé à celui de la mer, pendant que nos mains se caressaient avec des va et vient comme les petites vagues caressaient les petits cailloux de la rive.

Devant nous une immensité infinie, qu'on ne pouvait qu'admirer.

### **N19**

Ils étaient parfaits ensemble.

Ils se complétaient, ils s'aidaient, se soutenaient.

Ils passaient du bon temps et se donnaient l'opportunité de s'évader de tout ce qui aurait pu les emprisonner.

Ils ont vécu des moments qu'ils garderont précieusement pour eux, par jalousie sûrement, car n'ont aucune envie de les partager avec personne d'autre.

Ensemble ils étaient heureux.

Étaient.. effectivement.. parce que le bonheur est temporaire, car il s'agit d'une de ces choses dont on s'aperçoit par opposition à la monotonie, crée pas forcément par la tristesse, mais par le vide.

Et c'est ce qu'ils venaient de se laisser mutuellement, un vide qu'ils n'auront pas envie de combler, car combler ce vide équivaut à les remplacer, et personne d'autre n'est à la hauteur.

### **N20 *Dernier baiser***

Je n'y avais jamais pensé, mais la fin de l'été est une période curieuse..

Comme tous ceux qui aiment la mer, je ne me demande jamais quand est ce que sera ma dernière journée à la plage.

Certes, je sais que je m'y rendrai même en hiver, mais ce n'est pas la même chose.

Ce n'est ni mieux, ni pire.. Juste pas pareil.

C'est un peu comme le dernier baiser d'un amant.

On ne sait jamais quand est ce qu'on embrasse quelqu'un pour la dernière fois, parce que probablement on ferait tout pour que ce baiser soit éternel, au moins dans nos souvenirs.

\*\*\*\*\*

La fin de l'été est une période curieuse.

On commence à oublier les journées ensoleillées, les nuits suffocantes..

Un peu parce que, lentement, elles s'estompent avec les journées grisâtres, un peu parce qu'on reprend une routine qu'on croyait avoir laissé loin derrière nous.

C'est ce qui se passe quand deux personnes décident de prendre deux chemins différents.

Au début, il y a un choc, comme pour un lendemain frais qui succède une journée torride de fin Août, et puis après on s'y habitue, à cet fraîcheur, qui souvent est plus froide qu'autre chose.

\*\*\*\*\*

Nous sommes en plein automne, et l'hiver approche.

Seul, j'essaie de faire de ce nouvel appart mon nouveau chez moi.

J'aimerais me protéger du froid qu'il fait dehors, mais le vent arrive à pénétrer les fissures des fenêtres.

J'ai sur moi le pull que t'aimais tant porter.

Je peux encore sentir ton parfum, et en fermant les yeux, j'ai l'impression de te voir.

J'ai la chair de poule, et je ne sais si c'est à cause du souvenir de toi ou à cause du ce vent.. dans le doute je prendrai une douche chaude, dans l'espoir de te virer de ma mémoire comme je me débarrasserai de ton parfum désormais ancré dans ma peau et mon esprit.

Je me demande comment tu vas, si tu vis bien l'approche du froid, si tu aurais envie qu'on soit l'un avec l'autre, pour essayer de se tenir chaud comme on peut..

Et puis je me rappelle que toi tu as toujours préféré la froideur à la chaleur, je suppose donc que tu vas bien, en tout cas je l'espère.

## **N21**

L'hiver approche.

C'est agréable de sentir le vent frais sur sa peau.

Les nuages couvrent le ciel en entier, et le soleil se fait lentement oublier.

Le temps passe.. mais pas toi.

Tu es toujours là avec moi, bien que tu sois parti.

J'étais persuadée que je t'aurais oublié comme on oublie un beau rêve une fois réveillé..

Autant pour moi, c'est un peu plus compliqué que prévu..

Je pense à toi le matin quand je bois mon café, et que je vois ta place vide, là tu avais l'habitude de boire ton chocolat chaud..

Je pense à toi le soir, quand je m'endors et que je m'obstine à me serrer du côté gauche du lit, un peu par habitude un peu par espoir, comme si d'un moment à l'autre tu allais venir t'allonger à côté de moi.

Par contre pendant la journée j'oublie de me rappeler de toi.

Mis à part quand ils passent à la radio les musiques sur lesquelles nous avons l'habitude de chanter et danser, ou quand ils passent à la télé tes films préférés, ou quand je me retrouve à marcher dans les ruelles dans lesquels nous avons l'habitude de nous promener..

Et je t'avoue que quand quelqu'un évoque ton prénom, j'ai encore un frisson dans le dos, mais il est différent, il est froid, d'un froid que je n'aime pas.

Ceci dit je te rassure, le temps passe, et malgré maintenant j'ai un peu de mal à ne plus te penser, je t'assure que bientôt tu seras juste un beau souvenir, mais un souvenir comme un autre.

## **N22**

Les jours passent, et bien qu'on ait l'impression de rester bloqué à un point précis, on ne cesse d'avancer.

Et en allant de l'avant, on laisse derrière nous les choses, les personnes, les souvenirs..

Parfois, quand on s'arrête à penser à nous, à notre personne, à ce qui nous ferait réellement plaisir et à ce qui, au contraire, nous cause du mal, on réalise à quel point on est seuls.

Attention, ce n'est pas quelque chose de lamentable, mais une constatation neutre.

Chaque individu est seul, et choisit tout le long de son parcours, les personnes qui vont l'accompagner.

Mais sur quels critères ces personnes sont-elles choisies?

Sur quels critères on choisit la personne qui sera plus importante que toutes les autres?

C'est justement ça le problème, on ne choisit rien du tout.

C'est un peu comme si, lors d'une promenade, on mettait les pieds là où il n'y a plus de support, et qu'est ce qui se passe quand il n'y a plus de support?

On tombe, pile dedans, comme dans un piège.

C'est probablement de là que vient l'expression..

Les jours se suivent et le ciel change ses couleurs.

Lui, se réveille tous les jours plus proches de ses objectifs, il réussit tout ce qu'il entreprend et il est fier de lui.

Pourtant il y a quelque chose qui manque.

Elle, ne se contente jamais, donne tout, vise la perfection en sachant qu'il s'agit d'un concept qui n'existe pas, rien que pour se voir dépasser toutes ses limites.

Elle est fière d'elle.

Pourtant il y a quelque chose qui manque.

Les jours passent et d'autres personnes ont croisé leur chemin.

Dans sa nouvelle ville, il a rencontré une très belle fille, intelligente et intéressante qui ne manque pas d'affection à lui donner.

Elle, en revanche, s'est rendue compte que parfois les personnes qui donneraient le monde pour nous, se trouvent à nos côtés depuis le début.

Elle a ainsi donné sa chance au jeune homme tenace qui réussit sa carrière de la même manière dont il a réussi à se faire une place dans sa vie, après l'avoir attendu tout ce temps.

Les jours passeront, et d'autres personnes encore croiseront leur chemin.

Mais peu resteront ancrées dans leurs esprits et souvenirs, tellement ancrées, qu'un seul regard suffit à faire émerger les émotions qu'ils croyaient avoir effacés au fond d'eux.

### ***N23 Tu me manques et alors quoi***

Plusieurs fois j'ai vu la porte s'ouvrir, et plusieurs fois j'ai eu espoir que ce soit toi.

Mais ce n'était pas le cas.. ce n'était jamais toi.

Je sens mon cœur battre au rythme d'un tambour

je tourne la tête et en te voyant je comprends pourquoi.

Je te vois avancer lentement le regard posé sur moi,

et j'ai cette drôle d'impression,

comme si j'étais en manque d'air

et moi je ne sais plus quoi faire.

En voyant ton regard posé sur moi, je me rappelle que j'y ai presque cru, le temps d'un instant..

J'ai tellement de choses à te dire, mais je ne trouve pas les mots.

Un énorme vide me remplit, mes yeux reflètent ma fatigue.

Tu me regardes comme si tu savais que je ne peux plus garder tout ça pour moi mais que veux-tu que je te dise exactement?

Tu me manques, et alors quoi.

Tes mains lisses au toucher qui me tiennent le visage, les bisous sur le front, et le son de ta voix dont malheureusement je ne me souviens même pas à peine.

J'ai envie de défouler la haine que j'ai envers toi mais en fait il y en a pas.

Je ne sais comment me débarrasser de cette déception que tu as laissée derrière toi.

Tu as été comme les premières pages d'un roman que je savais j'aurai aimé, que je savais, m'aurait bouleversé.

Un roman qui malheureusement n'a tout simplement pas de suite, comme si tu avais arraché les pages suivantes par peur que je découvre ce que nous aurions pu être.

Tu es face à moi et j'ai envie que tu attrapes ma main et que tu me tires vers toi pour m'enlacer entre tes bras, sentir ton parfum..

Mais je n'ai pas envie que tu t'approches de moi, car je sais que ces bras ont tiré et serré avidement quelqu'un d'autre contre ta poitrine, ce n'est pas, ce n'est plus ma place.

Comme tes lèvres, si douces, si chaudes et délicates, je meurs d'envie de les sentir pressées contre les miennes, mais en les regardant j'y vois une ombre qui ne m'appartient pas, et une fois de plus ce n'est plus ma place.

Tu avais compris que je suis le type de personne qui garde tout pour soi, et je t'ai avoué que parfois mon cœur devenait tellement lourd qu'il pesait dans ma poitrine.

Tu m'avais dit de trouver quelqu'un à qui faire confiance, "pas tout ensemble" tu me disais, "petit bout par petit bout" tu me disais.

En toute honnêteté, j'ai vraiment cru que tu allais être ce quelqu'un, mais les choses se sont déroulées autrement.

Ca fait un moment maintenant, mais il y a tellement de choses qui se sont passés, et que j'aurai aimé partager avec toi.

Beaucoup d'entre elles m'ont rendue heureuse, et j'aurai voulu que tu sois heureux avec moi.

Mais y a quelque temps, j'ai appris quelque chose qui m'a troublé, je ne savais pas comment réagir..

A' cet instant précis, je ne me sentais pas bien.

Il y a beaucoup de choses qui me trottait dans la tête en me donnant des migraines.

J'aurais aimé t'en parler, j'aurais éventuellement versé quelques larmes, aimé t'entendre me dire que tout irait bien pendant que tes mains caressent mes cheveux jusqu'à ce que le sommeil m'emporte.

Tu t'étais ouvert à moi une fois, si tu t'en rappelles.

Ca comptait beaucoup, pour moi en tout cas.

J'ai essayé de te rassurer comme je l'ai pu.

Je t'avais fait comprendre que j'avais envie d'être la pour toi.

Je t'aurais accompagné dans tes moments obscurs, j'aurais serré ta main entre les miennes avec force, pour que tu sache que pendant tes moments de faiblesses, j'aurai eu assez de force pour nous deux.

Et quand t'aurais eu du mal à respirer pendant tes attaques d'angoisse au milieu de la nuit je t'aurai embrassé, non pas pour profiter de tes lèvres tendres, mais pour que tu restes en apnée quelques courtes secondes, assez longues pour que ton cœur puisse avoir le temps de se calmer et ne plus pomper tout le sang beaucoup trop oxygéné que tu lui envoies.

Le problème est que nous donnons beaucoup trop de nous, à qui, de nous, n'importe rien.

Nous nous arrêtons à penser, à nous leurrer parce que ce regard, cette caresse semblaient si doux, si vrais, si sincères, comme rien d'autre ne le semblait depuis un long moment.

Mais j'avoue que malgré mes innombrables nuits d'insomnies et réflexions, je ne sais si c'est toi ou si c'est la sensation que je ressens en ta présence qui me manque.

A' cet instant précis, je ne me sentais pas bien.

Et tu n'étais pas la pour moi, pourtant moi je serai toujours la pour toi.

Et non ce n'est pas de la sottise, ou de la bêtise comme certains pourraient le croire.

Le fait est que jamais je ne pourrai refuser de l'aide à quelqu'un qui en demande, surtout si ce quelqu'un c'est toi.

### ***N24 Regret***

Aujourd'hui je m'attendais à tout, sauf à croiser à nouveau le regard impénétrable de tes yeux noirs.

Cette fois, tu t'aperçois que je te regarde avec insistance, mais tu ne souris pas.  
Je m'approche de toi, et je vois que tes yeux se font de plus en plus lourds, comme ces nuages gris qui couvrent le ciel.  
Je sens que mes yeux aussi s'alourdissent et je suis persuadé que c'est à cause du poids insoutenable de toutes ces paroles non dites que nous gardons pour nous.  
Tu es silencieuse, et tous les bruits qui nous entourent me semblent absorbés par je ne sais quoi.  
Tu ne prononces pas un mot, tu ne dis rien, tu ne me demandes rien..  
D'ailleurs tu ne demandes jamais rien et tu donnes l'impression que tu n'as besoin de personne.  
Tu as toujours eu du mal à parler de toi, de ce qui te touche et atteint réellement.  
Souvent tu me paraissais froide, comme si mon envie de te parler à toutes les heures du jour et de la nuit t'embêtait.  
Je ressentais un fort dérangement de ta part, et moi, je n'aime pas déranger.  
C'est peut être pour ça que j'ai pris mes distances.  
J'ai compris trop tard que si tu avais du mal à t'exposer, ce n'était pas à cause de moi.  
J'aimerais maintenant pouvoir te demander la raison de tant de discrétion mais je me rends bien compte que mon temps a expiré.  
C'est trop tard pour moi de découvrir ce que ta carapace garde si précieusement.  
J'ai compris trop tard que si tu me paraissais froide, c'est parce que tu avais peur de montrer tes ressentis, ton affection, comme s'il s'agissait de choses dont il fallait avoir honte.  
Et puis, en toute honnêteté je n'avais jamais vu quelqu'un comme toi.  
Tu gardes en toi une innocence, que j'ai toujours eu peur de salir.  
Pourtant, tu as toujours été très mature, réfléchie.  
Chacun de tes mots semblait être choisi avec une telle précision qui me surprenait.  
Je n'étais pas habitué à tant de belles paroles comme on les entend dans les beaux films ou dans les beaux livres .  
Te parler me donnait l'impression d'être partie intégrante de ces films et livres, tellement pas habitué que tout ceci me paraissait faux.. que toi, tu me paraissais fausse.  
Pourtant, quand on était que tous les deux je savais bien que tu étais tout sauf froide, que tu étais réelle.

Tu es très expressive, tu sais?

Et te voir ressentir chaque petite chose avec tout ton corps et âme, m'attendrissait, c'est pour cette raison que j' aimais te serrer entre mes bras.

Pourtant, la question me tracasse toujours, comment quelqu'un d'aussi vrai, peut me paraître aussi faux.. comment quelqu'un aussi sensible peut paraître si indifférent?

Tu étais tout, et son contraire, une véritable contradiction.

Le fait que je le constate te faisait rire.. tu n'as pas idée à quel point j'adorais voir le sourire sur tes belles lèvres.

Peut être que tu t'en es jamais rendue compte, mais parfois, pendant nos rires je m'arrêtais d'un coup, je te faisais des grimaces, je fronçais mes sourcils..

Je le faisais exprès parce que je savais que pour une quelconque raison tu trouvais cela marrant, et qu'alors tu allais rire encore plus fort, et moi avec toi.

Ca me manque, le son de ton rire, le sourire sur tes lèvres, et je sais que c'est égoïste, mais ce qui me manque le plus c'est être la cause de tout ce bonheur.

Tu m'intriguais, et parfois tu m'intimidais car avec toi j'avais peur de faire un pas plus long que la jambe et ainsi de tomber.

C'est pour cette raison qu'au lieu d'avancer, j'ai préféré reculer, rebrousser chemin.

J'aimerais pouvoir t'avouer tout ça, mais tu avais tout compris, comme tu avais compris que malgré mon air insolent et arrogant je garde une sensibilité que peu sont capables de voir.

J'étais vraiment intéressé à mieux te connaître, apprendre à te comprendre, toi et toutes tes contradictions en parfaite syntonie, mais finalement je n'ai juste pas réussi.

Une nuit d'été je t'ai parlé d'amour, de comment ce sentiment pouvait bouleverser une vie.

Je t'en ai parlé en te faisant comprendre que j'avais déjà été bouleversé une fois et que j'avais envie de l'être à nouveau.

Mais plus je m'approchais de toi, et plus j'avais l'impression d'être en plein naufrage, seul au milieu d'une mer frénétique que j'avais peur de traverser, même si limpide et transparente couronnée d'un ciel clair et lumineux.

La vérité est que je me suis rendu compte que je me suis rendu compte que je n'étais pas près à me laisser aller autant, parce que avec toi, j'étais sûr que si jamais je faisais un pas de trop j'aurais atteint le point de non retour.

Avec toi, je savais que j'aurais perdu tout contrôle et alors j'ai laissé tomber, je t'ai laissé tomber.

Toi et moi sommes très semblables, beaucoup trop parfois, chose qui n'arrêtait jamais de nous étonner.

On avait aussi nos petites différences, elles étaient minimes, mais comme nous sommes très têtus elles étaient cause de prises de tête.

Une fois, j'ai mis mon orgueil de côté.

Je ne sais si c'était l'alcool, ou le fait que je sois réveillé et seul au milieu de la nuit, ou par peur de plus avoir de tes nouvelles..

J'ai mis mon orgueil de côté, pour toi.

J'avais vraiment eu peur de te perdre.

Mais je n'étais toujours pas habitué à tes mots je voyais dans ton attitude du dédain ce qui m'énervait davantage.

Et puis, si dès le début je vivais dans la crainte constante de ne plus t'avoir à mes côtés, j'avais peur de ce que la suite m'aurait réservé.

A distance de temps, avec réflexion, je me rends compte que toi, tu avais la capacité de me mettre hors de moi, et le don de me faire sentir parfait dans ma peau.

Tu avais ce pouvoir immense, et je ne m'y attendais pas.. ça me faisait peur.

C'est peut être pour cette raison que j'ai pris mes distances.

J'aurais aimé t'en parler, car je sais que tu comprendrais et accepterais ma décision.

Mais outre que tu sois compréhensive, tu es aussi beaucoup trop altruiste.

Tu fais passer le bonheur des autres, le mien, avant le tien, même si j'en suis conscient, je t'ai fait souffrir.

Maintenant, à cet instant précis j'ai envie de te serrer fort contre moi, remplir avidement mes poumons de ton bon parfum.

Te voir, me rappelle à quel point j'ai envie de m'approcher de toi une nouvelle fois, mais ça me fait peur.

Si je m'approche de toi une nouvelle fois je peux te faire du mal, et je n'ai pas envie de te décevoir encore une fois, de te briser.

Tu veux te montrer constamment beaucoup trop forte, tu ne peux donc pas ne pas cacher autant de fragilité.

J'ai appris qu'il y a quelqu'un à tes côtés.

Bien que je ressente une pince de jalousie, de mélancolie, de regret, j'espère que cette personne te fait du bien, apprécie chaque instant avec toi et n'a pas peur de lâcher prise.

Avec le temps, avec réflexion, je me rends compte que je n'aurais pas dû renoncer à un chose aussi belle juste parce que inconnue.

A' une chose aussi belle, parce que j'avais peur.

Je regrette.

J'aurais du t'en parler, je devrais t'en parler, j'ai envie de t'en parler.

Mais une fois de plus, j'ai peur.

Et alors, même si tu ne m'entendras pas, même si tu ne me croirascroiras" pas, je suis désolé.

Désolé de nous avoir ôté une aussi belle chose par manque de courage.

## **N25**

La peur nous éloigne de beaucoup de choses, principalement de celles dont on a le plus besoin.

La peur est capable de tenir deux personnes très distantes, même si entre elles, il n'y a pas d'espace.

Un seul pas, un seul petit pas de chaque côté suffirait pour que les deux soient aussi proches qu'ils ne l'avaient été depuis un long moment.

Ils sont toujours là, l'un face à l'autre, à se regarder avec des grands yeux lucides qui parlent pour eux, car ils n'ont pas le courage de prononcer un mot.

Elle avait envie de dire beaucoup de choses, mais encore une fois, par peur de s'exposer, elle garde tout pour elle, alors qu'il suffirait un seul instant de courage, pour que la conversation s'instaure.. comme pour le premier soir.

Il se serait dévoilé avant elle, et à son silence il l'aurait pris par le bras, il l'aurait secoué en lui criant dessus de s'exprimer, de lui dire ce qu'elle ressentait.

Et alors elle aurait crié encore plus fort, car il ne faut pas oublier qu'elle a une grande gueule. Et après s'être ouverts totalement, d'un coup leurs cris cesseraient, ils se regarderaient une nouvelle fois dans le silence et ils se dirait à quel point ils se manquent en chuchotant.

Mais oser est un mot qui décrit quelque chose d'utopique.

Trop facile d'en parler, d'encourager les autres à vaincre leurs peurs.

Nous savons tous que cette peur d'oser nous empêche de vivre comme on le voudrait, mais la peur qui se trimballe main dans la main avec l'égo et la fierté sont beaucoup plus compliqués à vaincre.

Alors on les laisse, la peur, l'égo, la fierté, nous barrer le chemin et on se limite à regarder notre chance de bonheur s'en aller et disparaître vers l'horizon.

Et alors les voilà.

Ils se sont retrouvés au milieu de la foule, leurs yeux les ont attirés l'un vers l'autre comme des aimants.

Et alors les voilà.

Se regarder comme si c'était la première fois, se re-découvrir.

C'est un moment qui semblait long et beaucoup trop court à la fois.

Leurs paroles résonnent très fort dans leurs têtes, tellement fort qu'ils avaient l'impression de s'entendre, et si seulement c'était le cas.

Et puis par peur que l'un parte et laisse en plan l'autre, ils ont préféré partir, se quitter plutôt que prévu rater la chance qu'ils avaient eu de se retrouver.

Leurs mains se sont effleurées en leur rappelant tous les moments et sensations qu'ils croyaient avoir oubliées.

Ils ont fermé les yeux, chacun de leur côté, pour ressentir cette caresse avec tout leur être.

Et puis chacun, de son côté a continué son chemin.

Un mot aurait suffi, un seul.

Prononcer un mot, aurait, encore une fois, pris le temps d'un instant, et ça aurait changé les choses, qui sait peut être, à tout jamais.

## ILE DE FRANCE

### PARIS

Adrien Barrier, *Inconnu anciennement inconnu*, lycée Henri IV.

Mention spéciale étudiants/jeunes travailleurs du concours de poésie Matiah Eckhard 2020.

#### **Nekonato eksnekonata (poème en Esperanto)**

Kion vi deziras?  
Mi amus,  
Paroli ĉiojn lingvojn,  
Diskuti kun ĉiujn,  
Iri  
Tie kie l'aero estas varma,  
Tie kie la montoj levas sin, alta,  
Tie fore,  
Por fine  
Ke mi komprenu min.

*traduction*

#### **Inconnu anciennement inconnu**

Que veux-tu ?  
J'aimerais  
Parler toutes les langues,  
Discuter avec tout le monde,  
Aller  
Là où l'air est chaud,  
Là où les montagnes s'élèvent hautes,  
Là devant,  
Pour enfin,  
Me comprendre.

**Tivau Bernard Justine, *Tivau*, LS3. Lycée Henri IV.**

**Premier prix CPGE du concours de nouvelles inter établissements par les lycées Fénelon, Henri-IV et Louis le Grand**

Il beugla dès sa première bouffée d'air. Si bien que l'on eut le loisir d'entendre cette plainte vindicative dans le bâtiment entier, par un matin d'automne encore paisible juste auparavant. Trois kilos sept : un bon petit bien portant et vigoureux, il passerait bien l'hiver. Ses membres potelés donnaient à l'aveuglette de légers coups dans le vide autour de lui. On enveloppa alors cette petite chose dans un linge et on la laissa à sa mère qui l'embrassa sur le museau. Puis on la déposa sur sa literie après lui avoir enfilé un bracelet numéroté. Il s'en serait fallu de peu pour qu'on la puce dans la foulée. Famille, amis, lointains parents... connaissances et curieux s'attroupèrent plus tard dans l'après-midi et encore les jours qui suivirent, en pèlerinage autour de sa couche. Ainsi mouvementée commença la vie de Thibault, « Tibou », « Titi » ou encore « Tout beau » pour les intimes, beau bébé à la bouille crachée de son père, à en croire les visiteurs de la maternité. Transporté plus tard dans son nouveau foyer, il fit la connaissance de Patoche avec son museau long et fin, ses oreilles pointues et son pelage que le soleil paraît de reflets roux. Patoche, c'était la chienne de la conjointe du frère du père de Thibault. De la tante, pour ainsi dire, et Thibault dans son berceau s'attira tout de suite la sympathie de celle-ci. La chienne, pas la tante. Enfin, la tante aussi, mais surtout la chienne qui l'apprécia particulièrement. Une étude récente menée dans un zoo a montré que les petits en bas-âge ne seraient pas attirés de manière innée par les bêtes, mais que c'est leur entourage qui éveille leur curiosité à l'égard de celles-ci. Quoi qu'il en soit, le bébé se mit bien vite à galoper derrière le chien, et à quatre pattes, les deux se débrouillaient plutôt bien. Sur deux, la tâche s'avéra ensuite plus ardue pour Thibault et cette fois, Patoche, qu'il revit de temps en temps, ne lui fut pas d'une grande aide. Mais il se débrouilla, titubant en arrière et manquant de basculer à la renverse comme les oursons qui guettent par-dessus les fourrés avec leur mère. Mais bientôt, vers l'âge de six ou sept ans, il s'agitait partout avec ses cousins dans la maison. Ses cris, ses rugissements euphoriques lorsqu'il les poursuivait, le jouet à la main, firent bientôt de lui un démolisseur ambulancier. On l'entendait venir avec ses gros sabots. Parfois, des objets pourtant bien disposés à leur place tombaient après que les meubles qui les portaient aient violemment rencontré un coin de son crâne. - Oh ! l'animal ! s'écriait sa grand-mère, assise avec sa fille, lorsqu'elle le voyait faire. Pour qu'il continue de tout casser, mais ailleurs, on l'emmena donc un jour à Paris, au Muséum d'Histoire naturelle, dans la fameuse Grande Galerie de l'Évolution, où il s'extasia beaucoup devant les animaux de la savane africaine. Les buffles, surtout, retinrent particulièrement son attention. Lions, éléphants, zèbres, antilopes, girafes... Tous les individus regroupés formaient un joli troupeau, dynamique et pourtant à jamais figé. On entendit longuement un tapage formidable dans le musée jusqu'à la sortie de Thibault. Et il s'avéra au fil des ans que cette petite bête mangeait beaucoup. Du biberon et de la bouillie, elle s'en prit aux légumes, aux céréales, à la viande, elle léchait les plats pour les finir, le frigo finit par ne connaître que sa langue passant sur ses babines ; le garçon lui vidait les entrailles lors de ses expéditions nocturnes dans la cuisine. Comme tout bon adolescent de son âge, il ne vivait plus que dans sa chambre. Ses draps, ses vêtements traînaient pêle-mêle en boule sur le matelas ou à côté, ses restes de nourriture dans les gamelles qui voyageaient des placards du rez-de-chaussée à sa chambre, sans jamais faire le chemin inverse. Il faisait tout dans cet espace clos, c'était son antre : il y tuait le temps, il y mangeait, il y dormait quand bon lui semblait et y étudiait, parfois. Quant au lavage, c'était assez aléatoire. Ça puait le fauve, là-dedans. Il lui aurait fallu une douche et des

toilettes à côté de son lit, avec quoi il n'aurait plus eu besoin de sortir... Quoique, la nourriture ne s'acheminait pas toute seule. En bon adolescent, il ne fallait pas trop lui en demander et d'ailleurs, il ne savait pas parler : quand on l'appelait pour qu'il descende enfin son linge sale et lance une machine, il répondait par une onomatopée irritée, lèvres pincées, nez retroussé. - On va t'appeler « P'tit veau », lui avait reproché un jour sa mère de derrière la porte de son enclos. « P'tit veau », puis bientôt « Tivau », chaque fois qu'il mugissait était l'occasion pour cette appellation de s'ancrer un peu plus dans sa personnalité, si bien qu'elle finit par lui paraître naturelle. Tivau, c'était lui. Au collège, il était plutôt normal : il eut une copine, il la quitta, il en eut une autre, puis la quitta à nouveau... Ses profs ne faisaient pas d'effusion émotionnelle dans ses bulletins : « Bon élève », « travaille bien », « des efforts visibles », « encourageant »... Seulement une fois, après un contrôle de français où il avait trop ampoulé ses tournures pour masquer une apparente vacuité argumentative, son prof lui avait gentiment fait remarquer : - C'est la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf. Pourtant, Tivau mûrit et s'activa plus sérieusement, soigna son apparence. Il était un garçon plutôt introverti mais aimable. Il s'orienta dans la voie économique au lycée, réalisa convenablement ses études, puis obtint son diplôme en école de commerce. Il fut alors tout naturellement au chômage, travailla en soirée comme livreur de pizza, puis serveur dans une petite brasserie. Enfin, après plusieurs candidatures, on l'embaucha miraculeusement pour un CDI en tant que responsable logistique dans une entreprise agro-alimentaire de céréales. Là, il rencontra même une nouvelle copine, une vraie, avec qui il fit la bête à deux dos, et pas qu'une fois. Qu'il soit dans un bureau ou un entrepôt, l'approvisionnement des fournisseurs, les poids lourds, la direction d'une équipe, la gestion chiffrée des stocks exportés, tablette tactile à la main... tout cela, il connaissait bien. Il se hâtait d'un lieu à l'autre, d'un collègue à un autre, d'un box à un autre, ses souliers cirés sur le lino ou dans la crotte lâchée par les roues des camions qui revenaient des cours boueuses, et pour tenir : café du matin, café de dix heures, café du repas, café de la pause... Les gouttes de bronze tombant dans le thermos étaient les grains dorés de son sablier et rythmaient ses journées. Il faut le dire, l'été, il était enfin bœuf : il suait tout comme. Une bonne bête de somme. Ce fut d'ailleurs ce que sa copine lui reprocha un soir. Il abattait cependant efficacement le travail, ce qui lui valut un jour une promotion. - Oh ! l'animal ! s'indignèrent certains collègues dans son dos. Un jour pourtant, en sortant du bureau, sur le trottoir, il glissa – ce fut bête – malencontreusement sur un étron canin fraîchement démoulé qui lui fit faire une jolie cabriole. Et bing ! les quatre fers en l'air, le sabot cette fois joliment crotté, et avec cela une plaie sanguinolente bien ouverte à l'avant-bras – l'arête du trottoir était passablement bien aiguisée, ce jour-là. Un petit aller-retour à la pharmacie du coin donna l'occasion au responsable logistique de laisser ses responsabilités de côté pour observer cette ouverture béante avec une fascination toute nouvelle. C'était fou comme cette plaie fonctionnait de manière autonome : le fluide d'un pur rouge vermeil s'en écoulait comme d'une source que quelque chose tarissait déjà. Tout un monde, imaginé de l'intérieur, courait sous la fine membrane déchirée. Il ne sut pourquoi, mais c'est à ce moment qu'il commença à s'intéresser à la science.

Après toutes ces émotions, il mérita bien ses deux semaines de congés payés pour le mois de juillet qui suivit. Il partit donc en vacances avec sa copine et tous deux se partagèrent le trajet. Lui conduisit sur la fin. Lancée tel un bolide sur une route mal entretenue, leur voiture fendait un bois comme une tronçonneuse ne saurait mieux le faire d'un tronc. Sa passagère pointa soudain un point droit devant en s'écriant : - 'Tention ! Un renard !

Oups, le renard, plus de renard. - Oh ! l'animal ! s'énerma Tivau en ralentissant... simplement trop tard. Il s'est jeté sous mes roues ! Que faisait-il là en plein jour, aussi ? Plus loin, ils s'arrêtèrent et le

conducteur inspecta le pare-choc avant du véhicule. Au moins, mis à part un poil roux, celui-ci n'avait rien. Tivau reprit donc le volant, cependant excédé contre lui-même. Au retour de ses vacances, il apprit de sa tante par téléphone que Patoche avait été perdue en forêt en poursuivant un lapin, il y avait de cela environ deux semaines et qu'elle n'était toujours pas revenue. Il trouva cela curieux. La routine reprit. Allers et retours d'un bout à l'autre du bureau, les souliers sur le lino ou sur le sol crotté, café. Inspection des dossiers, erreur dans un chiffre, naseaux fumant, café. Les camions sur le départ, les gouttes bronzées dans le sablier... plus de café, mince ! Par un après-midi ensoleillé, Tivau était d'inspection dans un entrepôt avec une équipe, comme d'habitude. Un camion se garait en marche arrière, comme d'habitude. Le soleil éblouit le chauffeur, pas comme d'habitude. Le camion recula un peu trop vite, le conducteur ne vit pas à temps les signaux d'alerte de ses collègues, le coin arrière de la remorque heurta une poutre qui soutenait la charpente métallique de l'entrepôt, crac. - 'Tention Tivau ! Celui-ci eut juste le temps de lever les yeux. - Oh, la vache ! Oups, Tivau, plus de Tivau. Le corps fut néanmoins miraculeusement intact. Si jeune, quel gâchis. Et tout ce travail acharné ! Dans ce qui lui servait de testament, on retrouva l'expression de sa dernière volonté : il donnait son corps à la science, et pas d'une manière des plus anodines. Il finit taxidermisé au Muséum d'Histoire naturelle.

**Eve Gerbaudi, *Grandes oreilles et petit museau*, élève d'HK2. Lycée Louis-le-Grand**

**2e prix CPGE, du concours de nouvelles inter établissements par les lycées Fénelon, Henri-IV et Louis le Grand**

Le souffle court et la tête bourdonnante, les poumons en feu et le cœur battant, Aubépin traçait dans la plaine enneigée le sillon de sa fuite. La rage lui brûlait les entrailles, le chagrin obscurcissait ses pensées, tout le poussait à faire demi-tour, à retrouver son pays, sa terre, son peuple. Mais il savait qu'un simple demi-tour ne suffirait pas à faire revivre les disparus, les massacrés, et qu'en fuyant, il leur offrait peut-être une chance de persister, au moins dans les tréfonds de sa mémoire. Et il n'avait pas envie de mourir. Si Aubépin avait vu la Mort aux trousses, il aurait peut-être pu se sentir un peu Cary Grant, courant pour sauver sa peau au milieu des champs de maïs. Mais Aubépin n'avait pas vu la Mort aux trousses, ne savait pas qui était Cary Grant et n'était jamais allé au cinéma car Aubépin était un lapin. Aussi se glissa-t-il dans un terrier (solution qui aurait, par ailleurs, évité bien des tracas à Cary Grant), et ferma les yeux. \*\*\* « Eh gaillard, faut pas rester là. Oh, réveille-toi y'a la ronde de nuit qui va passer, c'est pas bon pour toi si t'es devant une sortie de secours... » Aubépin émergea de son sommeil sans rêves. « T'as pas l'air en bon état mon vieux, viens prendre un petit remontant chez Boubour, c'est moi qui paye. » Le regard encore flou d'Aubépin ne lui permit de distinguer qu'un arrière-train se dandinant dans l'ombre du tunnel. Il lui emboîta le pas, incertain et sur ses gardes. Le tunnel débouchait sur une salle haute, fréquentée par une foule d'êtres à pattes courtaudes et au museau rosé. Sur les parois, l'inscription suivante « Chez Taupe Inambour ». L'arrière-train se retourna, deux yeux myopes le fixèrent : « Au fait moi c'est Panaisse, va au bar, j'arrive, j'ai deux mots à dire à ces grognards de razbouleurs. » A pas prudents, Aubépin rejoignit le comptoir. Ses oreilles, qu'il avait tenues baissées pour ne pas heurter les tunnels pouvaient à leur aise se tenir droites sous la voûte du bar. Il percevait des mots étranges, fusant de toutes parts « Un dernier ferment de betterave Boubour ! », « Faut pas fignoler la racine sinon ça te prend un goût d'artigoïne... », « Mais ta gueule, faut juste lui ressouquer la ribambelle pour qu'il te laisse tranquille ! », « Moi je lui mettrai un râtisson à ce greluchon de Carotin, il verra à qui il a à faire », « Je veux bien vendre mon dentier si c'est une taupe que c'gaillard là... » Aubépin sursauta. Cette dernière phrase le concernait. La taupe derrière le comptoir le regardait d'un air mauvais, laissant le flou de ses yeux myopes errer sur la figure du lapin. « C'est quoi, ça, Panaisse ? Si ça vient de chez nous je veux bien me pendre. » Un grand silence se fit. Même aux plus aveugles des taupes, les grandes oreilles étaient visibles. Un vent de méfiance et de crainte souffla sur l'assemblée. « On va s'calmer les cocos, il a les oreilles trop longues pour être un carnissard... » intervint une taupe au pelage grisonnant. « Et les postiches Riri, t'as pensé aux postiches ? » grogna Panaisse en attrapant une oreille du lapin, tirant un coup sec. Sonné, Aubépin se retrouva à terre. « T'es vraiment qu'une brute, Panaisse, fit le dénommé Riri en l'aidant à se relever, même ta grand-mère verrait que c'est un glapisseur » -Qu'est-ce que t'as contre ma

grand-mère ?! -Elle est moche. Tu as beaucoup d'elle d'ailleurs. -Répète un peu pour voir ? - Bah tu vois t'es même aussi sourd qu'elle. -Ben tiens t'es bien placé pour dire ça toi, vieillard ! -Je vais dire un truc mon petit Panaisse, le temps ne fait rien à l'affaire, quand on est bouché, on est bouché.

-Vieux débris ! -Si tu veux. Bon, les oreillons, tu prends quoi ? Boubour, sers une betterave au jeunot, qu'il se remette de ses émotions. Faut leur pardonner hein, après trois ballons ils savent plus ce qu'ils disent. Fin on va pas épiloguer. Tu viens d'où ? -De la clairière du Sud. - Mazette ! C'est loin ça et avec toute cette neige... -C'est le pays des Carnissards ça ! C'est un infiltré ! -Ta gueule Panaisse. Et qu'est ce qui t'amène ici alors ? -J'ai... Aubépin sentit sa gorge se nouer, Mon terrier a été attaqué par les Renards alors que j'étais en cueillette. Quand je suis rentré ils étaient encore là, ils avaient tout pillé, saccagé... Je me suis enfui pour leur échapper. Un silence vaguement gêné se fit. Riri marmonna « Les saligots... Un carnissard, hein Panaisse ? Pauvre imbécile va. Bon petiot écoute, il est pas dit qu'une victime des carnissards restera à la rue tant que je serai vivant. Si t'as besoin d'un toit, je suis au 2 avenue du Ragondin. Je m'appelle Céleri Bouture. » Une boule de fourrure noire déboula en trombe par le tunnel et couru auprès de Riri : « Papi, j'y vais là, tu peux me filer un peu de thunes steuplaît ? » -L'oseille tu l'as déjà eue Salsifi, et d'abord où c'est que tu vas comme ça ? -Mais je te l'ai déjà dit 40 fois, on va à la rave party de Rutabagade ! -Une rave ? C'est la 4ème cette semaine. La jeune boule de poil tournicotait sur place d'excitation. -Bon. Tu y vas. Mais tu emmènes ce guignol-là, qu'il se change un peu les idées. Le jeune se récria, Aubépin aussi. Le sourcil sévère de Céleri les fit taire. Ils s'empressèrent de quitter le Taupes-Inambour sans un mot. Ils furent accueillis par une horde d'adolescent turbulents. Non il n'avait pas eu d'argent, oui on ne pourrait acheter que deux bouteilles, oui son grand père était grosignant, et non ce n'était pas « son pote » ce mec aux grandes oreilles qui le suivait partout. Aubépin tentait de se faire discret dans la cacophonie ambiante. Le sol semblait pulser sous ses pattes, les parois étaient vibrantes de bruit, l'air même qui entrait dans ses poumons était chargé d'un rythme lancinant, communicatif. La musique faisait osciller sa tête, vibrer ses oreilles, trembler ses os. L'obscurité presque totale faisait de lui une taupe comme les autres. Il ne voyait rien, était aussi myope que son voisin, qui, lui, ne pouvait distinguer son museau étrange et ses oreilles d'étranger. Quelqu'un lui glissa dans la main des petits cubes blancs. Obscurité ou céleri rave, Aubépin se sentit soudain un peu à sa place. Juste un peu, pour la première fois depuis qu'il avait quitté la clairière. Mais ses grandes oreilles se rappelèrent à lui lorsqu'il perçut les premiers échos d'une dispute. -T'as dit quoi là ? Vazy casse-toi, nique ta taupinière ! -Mais va te faire framboiser j'ai rien fait moi ! -C'est ça, assume pas, t'es qu'une taupette... -Va te faire voir chez les cloportes !

Avant de pouvoir en entendre davantage, une patte l'entraîna à contrecourant, loin de la musique et de la querelle. « Eh, c'est quoi la rave la plus idiote ? La betterave. La bête rave.

T'as compris ? » Aubépin hochait poliment la tête. C'était la 18ème blague de Salsifi en moins d'un quart d'heure. Le chemin du retour promettait d'être long. \*\*\* Le lendemain, il arriva au Taupé Inambour à midi. La grande salle retentissait de rires sonores, de verres entrechoqués, de conversations quotidiennes : « Finis ton mille-pattes, Rady... ». Une taupinette remuante et tapageuse se tortillait sur son siège en brâmant : « Mais Mamaaan, j'aime pas les arthropodes... » Le lapin venait sur les conseils de Riri demander un travail à Potironne, patronne de ces lieux. Cela lui permettrait de s'installer durablement dans la taupinière, sans être à charge de Céleri, qui avait déjà sur les bras son impétueux petit fils. Une taupe dodue remuait énergiquement derrière le comptoir aux côtés de Boubour : « Ah les voilà les grandes oreilles ! Riri m'a dit que tu passerais... File en cuisine, on te donnera de quoi faire ! » Aubépin s'exécuta. La lourde chaleur des fourneaux, la pesante odeur de nourriture, le rassurèrent. Pour gagner en vitesse, un lapin était le bienvenu : ses petites pattes et son regard perçant permirent d'abattre deux fois plus de travail. Lorsqu'une odeur de brûlé s'éleva, personne n'y prêta d'abord attention, chacun étant accaparé par l'urgence des tâches. Ce fut Aubépin qui en premier vit « Le feu ! » Alors ce fut une débandade paniquée, une lutte égoïste pour trouver la sortie, puis un ballet de seaux, de mottes de terre pour étouffer les flammes. Malgré tous les efforts il ne resta bientôt du bar qu'un tas de cendres dans un tunnel désert. Boubour, se tourna vers Aubépin : « C'est toi, salaud, qui a fait cramer ma baraque hein ? Comme par hasard ça arrive le seul jour où je tolère un lapin dans ma maison. C'est fini, à partir de maintenant il n'y aura plus que des taupes ici. Dans mon bar et dans la taupinière ! » Boubour traîna le lapin par les oreilles jusqu'à la sortie du terrier. Le froid prit Aubépin à la gorge, comme une menace de mort certaine. La nuit était déjà là, sur les collines et les vallons. Aubépin frissonnant reprit sa fuite, ne laissant pas plus de traces derrière lui que quelques empreintes dans la neige et une vague mauvaise conscience dans la tête de certains. La vôtre peut-être ?

Il faut parfois plus de courage qu'on ne pense pour tourner la page. Et il faut peut-être laisser une page blanche avant d'écrire sa propre fin.

Alors que la ferme et rugueuse main de fouisseur de Topinambour s'apprêtait à jeter le lapin hors du terrier, Panaisse réagit « Attends Boubour, on peut pas faire ça. La famille de ce gamin vient de se faire massacrer par les Carnissards et nous, on s'apprête à le jeter dehors ? Qu'est ce qui nous dit que c'est lui qui a déclenché l'incendie ? Je comprends que ça te rumine le coquillard de voir tout brûlé, mais on reconstruira. T'as des amis, de l'argent, une maison. L'autre là, il a rien. Alors je dis pas qu'il faut tout lui donner mais faut ptet pas lui enlever le peu qu'il a, quoi. ». Potironne s'enhardit : « Réfléchis mon chou, si c'était lui il aurait détalé au lieu de nous aider à arrêter le feu... ». Les opinions fusaient, de ci, de là. On ne pouvait mettre un pauvre lapin dehors c'était une question de bon sens... Une question d'humanité ?

## ILLE-ET-VILAINE

### RENNES

**Pierre Claireaux, *Je t'écris pour mieux te parler*, Faculté Droit et Sciences Politiques.  
Mention spéciale étudiants/jeunes travailleurs du concours de poésie Matiah Eckhard  
2020.**

Quand tu me lis,  
ma voix n'est jamais plus belle  
Mes mots jamais plus justes  
que lorsqu'ils te sont destinés  
Je t'écris pour mieux te parler  
Quand tu me lis,  
mes phrases s'élancent vers toi  
pour t'étreindre  
Mes virgules se dressent,  
hérissées comme sur une peau  
qu'on effleure  
Mon cœur bat  
au rythme de tes cils  
Quand tu me lis,  
les mots tremblent dans mes mains  
avant de te parvenir  
Et longtemps après avoir séché,  
leur encre brille encore dans tes yeux  
J'ai cherché à atteindre tes lèvres  
par tous les moyens possibles,  
t'écrire est le plus beau.

## SOMME

### FONTAINE-SUR-SOMME

*Margaux Gambier, Quelques vers à t'adresser*

**Mention spéciale étudiants/jeunes travailleurs du concours de poésie Matiah Eckhard 2020.**

Mes mots emprisonnés,  
Dans leur carcan de papier,  
S'envolent vers toi ce soir,  
Messagers d'espoir.

Quelques vers à t'adresser,  
Que pourrai-je y conter ?  
Je pourrai tisser mes vers d'étés,  
Pour recoudre patiemment tes plaies.

Je pourrai puiser mon encre dans la source immortelle,  
De nos rêves murmurés,  
Pour tracer le contour de tes ailes,  
Le temps d'une envolée.

Je pourrai te décrire la lumière de nos étoiles,  
Qui n'ont de cesse de briller sur la sombre toile,  
Je pourrai ressortir nos photos usées,  
Et y agraffer l'écho de nos rires, par le vent, éparpillés.

Je pourrai te parler de vie et d'amour,  
Jusqu'à ce que mon souffle ne s'épuise,  
Je pourrai t'emmener voir le monde, et même en faire le tour,  
Pour décider où poser nos valises.

Je pourrai prendre mes pastels,  
Et te dessiner le plus beau des arcs-en-ciel,  
Pour que jamais tu n'oublies,  
Ce qui vient après la pluie.

Et si le monde te paraît gris,  
Je tâcherai le ciel,  
Avec ma boîte d'aquarelle,  
Pour te repeindre la vie.

Je pourrai bâtir un abri,  
Avec la flamme de nos souvenirs,  
Nous y attendrons blottis,  
Que l'orage veuille bien partir.

Je pourrai te jouer la douce mélodie,  
Des jours heureux que jamais l'on n'oublie,  
Tu les laisserais te guider dans la danse,  
Jusqu'à ce que tout cela retrouve un sens.

Je pourrai te dire encore tant de choses,  
Aligner des vers sans fin,  
Et te destiner ma prose,  
Mais tous ces mots flamboyants au creux de ma main,  
N'expriment qu'un fragment de ma pensée,  
Alors pour ce soir, je me tairais

Je me contenterai de ranger crayons et papiers,  
Il serait fou de croire que l'on peu guérir tous les maux,  
Avec quelques phrases emplies de mots.

La seule chose que je puisse te livrer,  
Une vérité éternelle et inchangée,  
Aussi assurément que le soleil se lèvera demain pour t'éclairer,  
Je serai toujours à tes côtés.

